

Le Joli Mai – Chris Marker – 1962

(transcription de Christophe Chazalon, réalisée à partir de la K7 VHS SECAM collection « Les films de ma vie », dirigée par Claude Berri et Jean-François Davy)

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, voire d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

Quelques remarques sur les différentes versions du *Joli Mai*

- Entre les extraits d'interviews remaniées et publiées par *Artsept*, n° 2 (1963), p. 88-92, les éditeurs donnent rapidement la liste des différentes interviews non publiées, entre celles qui le sont. Ainsi, p. 91, ils notent : « À ces propos du jeune Dahoméen succèdent ceux de trois soeurs, d'un ancien prêtre-ouvrier, d'un ancien officier S.A.S., d'un jeune Algérien. Puis, le commentaire de Marker nous fait souvenir des méfaits de Fantômas [début partie 2] » Ceci, ne correspond pas à la structure de la version transcrite ci-dessous.
- *Miroir du cinéma*, n° 4 (1963), p. 13-15, publie quelques fragments et extraits qui ont été supprimés au montage de la version de 3 h, ainsi que celle des ingénieurs-conseils, dans une version très différente de celle présentée ici (seul ce qui est entre ++ est publié).
- *Parler...*, n° 17 (1964), p. 8-28, publie la quasi intégralité du texte dit par Yves Montand en voix off, ainsi que 6 interviews : le tailleur-vendeur ; le « bistrot », rue Mouffetard ; Madame Langlois, relogée ; Pierrot, le taxi ; Au Garden-Club, le champion de twist ; Lydia, avec un certain nombre d'erreurs et de coupes.
- *L'Express*, n° 617, du 11 avril 1963, p. 20-21 (centrales) propose la transcription de 4 interviews plus ou moins complètes : « Le vendeur de confection », « À la Bourse », « Le prêtre ouvrier » et « L'étudiant africain ».
- Une traduction allemande a été publiée dans *Chris Marker, Hefte der deutschen Kinemathek 18*, Juin 1965, par les Freunde des Deutschen Kinemathek. Elle n'a pas pu être consultée par nos soins.

VOF = voix off d'Yves Montand – **CM** = voix off de Chris Marker – **ITW** = interviewers

* * * * *

[Titre] « *To the happy many...* »

[jeune femme montant sur le toit de Saint-Eustache]

VOF – Est-ce la plus belle ville du monde ? On voudrait la découvrir à l'aube, sans la connaître, sans la doubler d'habitudes et de souvenirs. On voudrait la deviner par les seuls moyens des détectives de roman : la longue-vue et le microphone.

[vue de Paris depuis les toits, avec sirènes, fréquences radios, etc.]

Paris est cette ville où l'on voudrait arriver sans mémoire, où l'on voudrait revenir après un très long temps pour savoir si les serrures s'ouvrent toujours aux mêmes clés, s'il y a toujours, ici, le même dosage entre la lumière et la brume, entre l'aridité et la tendresse, s'il y a toujours une chouette qui chante au crépuscule, une chat qui vit dans une île et si l'on nomme encore par leurs noms d'allégories le Val-de-Grâce, la Porte Dorée, le Point-du-Jour...

C'est le plus beau décor du monde. Devant lui, 8 millions de Parisiens jouent la pièce ou la sifflent, et c'est eux seuls, en fin de compte, qui peuvent nous dire de quoi est fait Paris au mois de mai.

[Générique : vue à la verticale depuis le centre du premier étage de la Tour Eiffel]

[Titre] « *La scène se passe au mois de mai 1962, désigné par certains, à l'époque, comme le premier printemps de la paix* »

PREMIERE PARTIE : PRIERE SUR LA TOUR EIFFEL¹

VOF – Le 1^{er} mai 1923, Jean Giraudoux montait sur la Tour Eiffel et écrivait :

CM – Ainsi , j’ai sous les yeux les cinq mille hectares du monde où il a été le plus pensé, le plus parlé, le plus écrit. Le carrefour de la planète qui a été le plus libre, le plus élégant, le moins hypocrite. Cet air léger, ce vide au dessous de moi, ce sont les stratifications, combien accumulées, de l’esprit, du raisonnement, du goût. [...] Tous les accidents du travail sont ici des accidents de la pensée. Il y a plus de chance qu’ailleurs pour que les dos courbés, les rides de ces bourgeois et de ces artisans aient été gagnés à la lecture, à l’impression, à la reliure de Descartes et de Pascal. [...] Voilà l’hectare où la contemplation de Watteau a causé le plus de pattes d’oie². Voilà l’hectare où les courses pour porter à la poste Corneille, Racine et Hugo ont donné le plus de varices. Voilà la maison où habite l’ouvrier qui se cassa la jambe en réparant la plaque de Danton. Voilà, au coin du quai Voltaire, le centiare³ où il fut gagné le plus de gravelle[s] à combattre le despotisme. Voilà le décimètre carré où, le jour de sa mort, coula le sang de Molière.⁴

Le vendeur de vêtement (VV)⁵

VV - Qu’est-ce que je veux dire ? À part ça, on s’embête, avec cette chaleur là, quand il faut travailler, eh ben ! c’est pas marrant, parce qu’il faut bosser, bosser, bosser, bosser ; parce que moi, ma femme, ça compte qu’une seule chose : combien que tu m’as amené à la fin de la semaine ? Plus j’amène de pognon, plus elle m’aime bien. Alors, entre me faire engueuler par mon patron, pis me faire engueuler par ma femme, j’ai juste le trajet où je suis tranquille, maintenant je le fais en voiture, maintenant. Alors, ça va... J’ai jamais plus la tranquillité, maintenant.

CM – Quand est-ce que vous êtes libre dans tout ça ?

VV – Ben, ... pendant le trajet, quand il n’y a pas beaucoup de circulation, parce que je suis toujours en train de bosser, en train de bosser, en train de bosser, en train de bosser. Et le dimanche, et le lundi, et le samedi. Pourquoi ? Parce qu’on veut du pognon, parce que j’ai les traites, parce que j’ai le loyer, parce que j’ai tout. Faut toujours bosser.* Parce que y a des types qui gagnent peut-être moins que moi, mais qu’est-ce qu’ils font comme heures. À 9 h ils commencent, à 6 h ils sont partis.

CM – Et vous ?

VV – Moi, 9 heures à 8 heures le soir. Et puis, il faut le faire, il faut le faire rester debout, parce que vous pourriez peut-être pas le faire tellement longtemps, rester debout, rester debout, rester debout.*

CM – Et après 8 heures le soir, vous êtes libre ?

VV – Après 8 heures du soir, je suis libre de quoi ? De me faire engueuler par ma femme ? Je suis libre de quoi ? J’arrive... À 8 h j’arrive. À 8h30, je commence à manger. À 9 h, on allume la télévision, comme ça on est tranquille. On regarde chacun la télévision de son côté, comme ça on discute pas. Et si j’ai le malheur de trop remuer, ma femme dit : « Reste assis !

¹ *La Prière sur la Tour Eiffel*, titre d’un texte de Jean Giraudoux publié en plaquette à Paris, chez Émile Paul frères, en mai 1923, puis inclus dans le chapitre VI de *Juliette au pays des hommes*, du même auteur, paru chez les-mêmes éditeurs l’année suivante, p. 169-192.

² Cette phrase n’est pas publiée dans *Parler...*, n° 17.

³ Le *centiare* (subdivision de l’are et symbole: ca) est une unité de mesure de superficie qui équivaut à 1 mètre carré.

⁴ GIRAUDOUX, 1923, p. 15-18 et 1924, p.176-177. Entre [...], les passages coupés du texte de Giraudoux.

⁵ Interview publiée dans *Parler...*, n° 17, p. 13-17 et dans *L’Express*, n° 617 (11 avril 1964), p. 20-21 (sans les passages entre *.*).

Bouge pas ! » ou « Éteinds le poste ! ». Et quand j'arrive le soir : « Qu'est-ce que je suis fatiguée ? ». Alors, je dis : « T'as raison, t'es fatiguée ! »

CM – Encore une chance qu'il y a qu'une chaîne. Quand il y en aura deux...

VV – Quand il y aura deux quoi ?

CM – Deux chaînes.

VV – Deux chaînes de télévision...

CM – Si vous ne voulez pas prendre la même...

VV – Ben j'achèterai deux postes et je travaillerai un peu plus pour payer le deuxième.

CM – Et les vacances ?

VV – Ah ! les vacances, je vais en Italie, les vacances. Les vacances, je vais aller en Italie.

CM – Alors là, ce sera la liberté ?

VV – Ben non ! Parce que moi, les vacances... Moi, quand je suis tranquille, ça va pas. Il faut qu'il y ait du bruit. Le soir, je vais danser toute la nuit. La journée, je suis fatigué, je reste un peu au lit. Et la journée, je sais pas, je cherche... Ma femme va avec les gosses, quand je dis avec les gosses, garde les gosses. Ben ! Alors là, j'ai un petit peu de liberté, mais pas beaucoup.

CM – Quand est-ce que vous êtes heureux ?

VV – Quand je suis heureux ? Ben, quand j'ai vendu un costume.

CM – Ah !

VV – Quand j'ai du pognon dans la caisse, quand il y a plein de pognon dans la caisse, alors là, ça va. Moi, ce qui compte, c'est le pognon.

CM – Uniquement ?

VV – Vendre, vendre, vendre, vendre. C'est ça, et que les gosses qui soient en bonne santé. parce que ça, je touche du bois, parce que quand les gosses sont en bonne santé, on sait même pas qu'on a la santé. Alors là, je fais pas attention. Ben ça compte quelque chose, c'est le pognon dans la caisse.

CM – Et après, la caisse ? Si vous le mettez dans la caisse, c'est pour le sortir quelque part ?

VV – Comment ? Comment ? Comment ?

CM – Il faut bien en faire quelque chose...

VV – De quoi ?

CM – ...du pognon ?...

VV – Ben ! Acheter un autre costume.

CM – Ça laisse pas beaucoup de marge tout ça ?

VV – Ben ! Il faut... c'est la société moderne. Moi, c'est dans les costumes, mais les autres, c'est dans les voitures, c'est, c'est, c'est... c'est dans le cinéma. Ce que je sais, moi ! C'est dans votre boulot. Vous produisez un film, pour quoi faire ? Pour en faire un deuxième. Ben ! Et puis vous, qu'est-ce que vous faites avec l'argent de vos films. On va faire le contraire, maintenant !

CM – Ah ! Ça je ne dirai pas !...

VV – Ah ! Alors pourquoi ? Vous voulez me connaître...

CM – Ben ! Je m'achète des costumes, justement...

VV – Vous vous achetez des costumes...

CM – Et vous, vous allez au cinéma !

VV – Moi, au cinéma ?

CM – Non ?

VV – Boh ! Y a pas de films en ce moment !

CM – Comment y a pas de films ?

VV – Qu'est-ce qu'il y a comme films ?

CM – *Cléo de 5 à 7 heures*...

VM – Ça c'est bien, je vais aller le voir.

CM – Et *Marienbad* ?

VV – *Marienbad* ? Ah non ! Ça, ça... ça me fait trop mal. Vous savez, Monsieur, moi, je suis qu'un primaire. Je m'excuse.

CM – Et alors, qu'est-ce qui vous a dit que c'était pour les secondaires ?

VV – Je sais pas... Parce que, je sais pas. Il faut, il faut comprendre... Et que moi, vous savez, je vous l'avais dit...

CM – Vous ne comprenez pas les choses dans la vie ?

VV – Mais je comprends, mais je vais me chercher la tête... Pourquoi je vais payer mon pognon, m'asseoir pour chercher à comprendre ?

CM – C'est pas agréable de comprendre ?

VV – M'asseoir pour chercher à me torturer les esprits, c'est pas la peine. Non, moi j'aime bien un film comme ça, où les gens bien habillés sortent le revolver d'ici, et puis ils se tuent, et puis ils téléphonent. Et puis, j'aime bien... Oh ! J'aime bien les films historiques, un petit peu.

CM – Qu'est-ce que vous préférez, qu'ils se tuent ou qu'ils téléphonent ?

VV – Boh ! Qu'ils se tuent ou qu'ils se téléphonent, moi...

CM – Pourquoi est-ce que vous aimez voir les gens se tuer ?

VV – Pourquoi j'aime voir les gens se tuer ? Parce que moi j'aime bien voir les supermen, comme j'ai un petit complexe, comme je suis un peu petit et pis je suis un peu gros, j'aime bien voir les balèzes comme ça qui arrivent et pis qui cassent tout avec un coup de poing, forcément, ça me...

CM – Ça vous console de pas être comme eux ?

VV – Ben, ça, ça me libère, quoi !

CM – Ça libère quoi ?

VV – Ben ! Ça... Ben ! Je dis : « Tiens ! Si j'étais comme lui ! », et puis le soir, je pense : « Tiens ! Tu te rends compte, si c'était moi, j'aurais fait ça... »

CM – Et quand vous vous apercevez que vous êtes pas comme lui ?

VV – Oh ! Vous savez, moi je suis pas un complexé, moi, non ! Moi, du moment que je mange bien, je dors bien, euh ! C'est tout quoi ! Je mange bien, je dors bien, je me couche de bonne heure et je mange bien.

CM – Donc vous êtes heureux ?

VV – Ben voilà, c'est tout ! Moi, il m'en faut...

CM – Vous m'avez dit que non tout à l'heure !

VV – Ben, quand j'ai bien mangé, quand j'ai bien dormi, quand ma caisse est pleine.

CM – Hum, hum !

VV – Alors, voilà ! Pour que je sois heureux...

CM – Ça vous paraît suffisant ?

VV – Voilà !...

CM – ... comme vous êtes dans la vie ?

VV – Moi, il me faut comme ça... D'abord, ça on va pas faire de politique. La liberté, ça, tout ça... Liberté, l'égalité, la fraternité, ça, tout le monde le sait...

CM – Pourquoi on ferait pas de la politique ?

VV – La politique, la politique, la politique. Moi, la politique, c'est que je vive bien et que mes... enfin, oui, si on dit qu'il faut que je sois libre, que mes enfants soient libres et que ma femme soit libre, c'est faire de la politique. M'enfin, ça c'est déjà un autre sujet. Ça, on peut en parler des mois et des mois. M'enfin, je dis...

CM – *Tant qu'à en parler, on peut faire des choses aussi. Est-ce qu'il faut faire de la politique.

VV – De quelle politique ?

CM – Est-ce qu'il faut changer quelque chose ?

VV – Il faut que ce soit comme maintenant. Il faut que cela soit représentatif. Il faut qu'on élise les parlementaires et les parlementaires, ils votent pour vous, pis c'est tout. Pis quand vous avez besoin qu'on vous enlève une contravention, ben, on écrit Monsieur Le Pen ou Monsieur, je sais pas moi, Torrez, j'ai voté pour vous, vous pouvez pas m'enlever la contravention que j'ai eu sur le bord du trottoir ?

CM – C'est un peu limité comme définition de la démocratie ?

VV – Ah non ! Non !... Des parlementaires qui vous défendent et puis c'est tout. C'est pas la peine, c'est pas la peine d'amener un autre choix.

CM – Rien de plus ?

VV – Rien de plus, non ! Qu'est-ce qu'y a ? Comme c'était jusqu'à maintenant. Qu'est-ce qu'y a ? On n'a pas été si malheureux.

VV – Quoi ? Qu'est-ce qu'il m'a fait de mal, à moi, De Gaulle depuis, attendez, depuis 58, qu'est-ce qu'il m'a fait ? Il m'a rien fait. Pour moi, personnellement, enfin, dans mon cas où je suis. Il m'a rien fait. Il n'y a pas eu un truc de mal. Y a pas... *Pour moi, personnellement. Vous allez dire que je suis égoïste ! Mais si 40 millions de Français étaient égoïstes, dans l'ensemble, cela ferait une politique !

VOF – 1962, la densité au centre de Paris est de 82'000 habitants au km². Les spécialistes ont fixé à 16 m² le « seuil de houspillement », c'est-à-dire la surface nécessaire à un être humain pour vivre. D'où, il appert que deux Parisiens sur cinq se houspillent. On construit sans rigueur. On administre sans pouvoir. Le maire de Paris aurait du pain sur la planche, mais il n'y a pas de maire à Paris. Le fantôme d'Étienne Marcel⁶ fait peur. Alors Paris vit d'une vie instinctive et désordonnée. Mère de famille prolifique, au grand cœur, mais un peu fofolle, Paris a plus d'écoliers que d'écoles, plus de malades que d'hôpitaux, plus de peintres que d'amateurs et plus de voitures que de rues. Que l'on découpe cette multitude en visages, et voici qu'apparaît sa cellule originelle : la solitude.

Depuis deux siècles, le bonheur est une idée neuve en Europe. On ne s'y est pas encore fait. Au-delà des faims élémentaires, le travail n'achète que l'oubli du travail. Le vide, comme toujours, se peuple de légendes : légende de l'automobile, légende de la télévision, et toutes sortes de divertissements qui sont les zombies du bonheur. Mais le bonheur est affaire de définitions, avouables ou inavouables. Traquer l'inavouable n'était pas notre propos. Pour l'avouable, certains l'avouaient.

Le bistrotier de la rue Mouffetard (BM)⁷

BM – Casser la croûte sur l'herbe, un pique-nique, avec la vieille, vous voyez à peu près ce que ça donne, hein ? Son petit poste portatif. On est heureux. Boire des petits coups, enfin, gentil quoi !

ITW – Mais, si vous aviez des loisirs et les moyens, est-ce que vous auriez la télévision ?

BM – Ah ! Ben ! La télévision ! Mais bien sûr ! Ah ! Ben ça !

ITW – Dans le magasin ? Ici, dans le...

BM – Ah non ! Pas dans le machin, dans le particulier, au-dessus. Ah oui ! Il faut ce qu'il faut, quand même !

ITW – Qu'est-ce que vous pensez du...

BM – Faut vivre cent ans, il faut pas s'enterrer avant l'heure. Oh ! On a le temps, y a un truc, on a le temps, ah ! ah !...

ITW – Vous pensez que c'est un enterrement ?

⁶ Né d'une riche famille de drapiers, Étienne Marcel (1302ca- 1358), était prévôt des marchands de Paris sous le règne de Jean le Bon. À la tête du mouvement réformateur qui cherchait à instaurer une monarchie contrôlée, il fut finalement assassiné.

⁷ Interview publiée dans *Parler...*, n° 17, p. 18.

BM – Ouais ! Oh ! C'est à peu près comme la chanson...

VOF – La plus vieille enseigne de Paris couronne un club de twist. La rue Mouffetard, dont la couleur populaire n'avait pas variée depuis le XVII^e siècle, retrouve sa vocation patricienne. Les betteraves si vendent encore moins cher que sur la rive droite, pas les tableaux.

Cette ancienne voie romaine, qui a tremblé de la démarche résolue des prétoriens, des signes la tournent vers un avenir indéchiffable. Elle a ses cabarets, ses galeries, son théâtre. Dans dix ans, ces images nous dépayseront davantage qu'aujourd'hui celles de *Paris 1900*⁸.

Mais la métamorphose de la rue Mouffetard, c'est celle d'une moitié de Paris, la plus proche sans doute du folklore. Il n'est pas difficile d'applaudir la métamorphose d'une ville où un logement sur vingt n'a pas l'électricité, un sur douze pas l'eau, à cela près que les carrosses ne savent pas toujours garder la fraîcheur des citrouilles et que la future capitale de l'Europe ferait bien d'inscrire dans son plan ce modeste trésor qu'un de nos personnages a défini d'un mot: la sympathie.

ITW – Pourquoi vous l'aimez ce quartier ?

BM – Je l'aime. Il y a une sympathie réelle, vraiment, des gens du quartier. Enfin, vraiment, c'est la Mouffe quoi ! C'est la Mouffe complète... C'est la Mouffe complète, hein ! On peut pas s'en séparer de ce quartier là. Je pourrais même pas m'en démunir moi, même pour tout l'or du monde. Je voudrais être enterré dans la rue, moi !

ITW – Il est question pour vous, par la suite, d'être...

BM – Ouais, d'être démolis.

ITW – ... D'être expatrié, exproprié d'abord, expatrié ensuite.

BM – Ouais, ouais, bien sûr !

ITW – Où est-ce que vous irez ?

BM – Ben, comme les autres. Ça sera un petit coin, un petit coin tranquille, et puis de la sympathie encore.

[petit interlude à travers les rues]

ITW – Qu'est-ce que vous regretterez le plus ?

BM – Ah ! le plus... Ben, ça sera le passage ! La salle, là-derrrière.

ITW – Est-ce que ce sera les lieux ?

BM – Ah ! ben les lieux aussi ! Y aura de tout... Pis quand même... Faut dire ce qui est, quoi... On est chez soi ici, qu'ailleurs on sera des déportés, enfin...

VOF – C'est qu'une menace pèse sur Paris. Du haut des tours, le Paris futur apparaît au ras des collines, là où sainte Geneviève vit poindre les barbares. Ce sont les barbares. Sur cette métamorphose qui devrait être le signal d'une fête de l'architecture, l'anarchie et l'âpreté veillent comme deux sorcières. On rêve d'un New York humanisé par la Seine, on a Haussman multiplié par Pouillon⁹. Même si les névroses de la solitude à mille fenêtres, même si ce que l'on a dû baptiser « la pathologie des grands ensembles » n'arrivent pas à nous faire regretter les taudis originels, on sait du moins qu'ici, il y avait place pour le bonheur. Et là... on ne sait pas.

⁸ Film de Nicole Védres sorti en 1946 et dont Marker dira à l'occasion de sa rétrospective à la Cinémathèque Française, « À Nicole Védres, je dois tout. Dire que Nicole, en deux films [avec *La vie commence demain* (1949)], m'a appris que le cinéma n'était pas incompatible avec l'intelligence pourrait à bon droit relever d'une incroyable prétention... » (*Images documentaires*, n° 31 (1998), p. 75).

⁹ Fernand Pouillon (1912-1986), architecte et urbaniste français, un des grands bâtisseurs des années de reconstruction après la Seconde Guerre mondiale, dont les grands ensembles formés de tours et de barres, à la périphérie de Paris : Pantin, Montrouge, Meudon-la-Fôret, le Point-du-Jour à Boulogne-Billancourt.

Deux Architectes (Archi x)

Archi 1 – Les solutions actuelles, leurs côtés fastidieux, leurs côtés monotones, inhumains parfois, pénibles et moche moche et tout ça, ça vient du fait que l'on ne pense pas du tout à que ça soit autre chose, que le but essentiel, étant donné aucune de ces considérations là, le but essentiel, c'est du fric.

Archi 2 – C'est du fric, c'est sûr.

Archi 1 – Et c'est pour ça qu'une autre technique est possible. On peut, il faut repenser une autre technique etc. Mais l'essentiel, c'est de savoir dans quel autre cadre elle peut se pratiquer, cette technique. Elle ne peut pas se pratiquer dans le cadre où un terrain coûte 150'000 Fr. le m². C'est pas possible ! Quand un terrain coûte 150'000 Fr. le m², il faut faire des gratte-ciel. Des gratte-ciel, ça peut-être très beau, on en parlait tout à l'heure, mais à Paris, ça peut-être aussi très beau à Paris, mais les multiplier comme on veut le faire, par exemple, dans le 15^e, c'est particulièrement ridicule... Bon, mais, sur ce terrain-là, qu'est-ce que tu ferais, enfin, en rêve ! Sérieusement, hein !...

Archi 2 – Je commencerais d'abord par planter des arbres. Des arbres, de la verdure.

Archi 1 – Mais attends, on te demande quand même de loger des gens.

Archi 2 – Oui ! Mais bien sûr. Et puis, ensuite... Mais de toute façon, on ne peut pas résoudre le problème sur un simple terrain.

Archi 1 – Non ! D'accord, mais enfin, voilà !

Archi 2 – Je crois que c'est vraiment une notion d'ensemble.

Archi 1 – Mais à partir de ça...

Archi 2 – Mais, là dedans ? Mais, je sais pas...

Archi 1 – ... C'est permis d'imaginer...

Archi 2 – Des... Des tas de petites choses, cachées dans les arbres, comme les oiseaux, à côté des oiseaux, tu comprends... Parmi la verdure et les arbres...

Archi 1 – À rez-de-chaussée ?

Archi 2 – ... parmi les oiseaux... Y'en aura à rez-de-chaussée, y en aura à en étage, au niveau des arbres, en haut, à la hauteur des arbres, un peu plus haut, mais guère plus, en contact avec la Nature toujours, tu vois. Il y en aura à tous les plans, à tous les accès, à tous les niveaux. Et puis chacun, avec son petit coin, son type de jardin différent. Des petits bassins d'eau...

Archi 1 – Oui, mais...

Archi 2 – ... Les mêmes, ils seraient là-dedans... comme des petits singes, comme des écureuils, tu comprends, à voler d'un arbre à l'autre, pour aller d'une maison à une autre. On pourrait y faire des choses magnifiques, pleines de joies et de chant naturel, tu comprends.

Archi 1 – Tu connais pas Babar ?

Archi 2 – Oui, ben c'est ça...

Archi 1 – Tu vois !... Céleste ville...

Archi 2 – ... Céleste ville. Céleste ville. Mais c'est vrai, quoi !

Archi 1 – ... Pas Céleste ville !...

Archi 2 – C'est pas la peine de rester rigide et figé.

Archi 1 – ... Pas un Céleste ville de petits pavillons, où chacun dit moi je suis le plus beau, moi je suis le plus chouette. Non ! Un Céleste ville de gens qui sont heureux de vivre ensemble.

Archi 2 – Exactement. Tout à fait d'accord. Absolument.

Archi 1 – Parce que finalement, tout ce que ça reflète ce qui se fait actuellement, c'est qu'on s'emmerde à vivre ensemble, on se fait chié...

Archi 2 – Oui ! Absolument ! On se gêne, quoi... On entend le bruit du voisin...

Archi 1 – ... Et en réalité, ce que ça suppose ce que tu dis, et y compris les changements, les autres changements que les changements d'architecture, c'est que, à un certain moment, les

architectes ils se disent : « Mais c'est épatant d'être ensemble ! C'est pas ennuyeux, c'est pas une lourde nécessité ! »

Dame – dans une ruelle d'un quartier populaire

ITW – Est-ce que vous avez l'impression que les gens sont heureux dans le quartier ?

Dame – Y en a qui sont très heureux dans ce quartier. Y en a d'autres... On dit que c'est un quartier qui est assez... un quartier assez à commérage, quoi, enfin. Surtout dans ce coin, dans cette cité. C'est une cité très grande. Il y a beaucoup de monde. Tout le monde s'occupe des affaires des autres, enfin.

ITW – Est-ce que vous croyez que les gens qui habitent dans cette cité, s'ils en avaient la possibilité, partiraient autre part ?

Dame – Beaucoup !

ITW – Oui.

Dame – Ah oui ! Beaucoup !...

ITW – Et vous-mêmes ?

Dame – Moi aussi ! Ah ! Tout de suite. Si j'avais eu la possibilité de partir, je partirai tout de suite.

ITW – Ce qui vous retiens, c'est ?

Dame – C'est la question logement.

Enfant

ITW – Qu'est-ce que tu disais ?

Enfant – Moi, qu'est-ce que je disais ?

ITW – Oui. Qu'est-ce que tu disais ?

Enfant – Je disais que ça c'était préhistorique...

ITW – Qu'est-ce qui est préhistorique ?

Enfant – Ça, le mur.

ITW – Les murs ?

[voix off] « Actualités de Paris : Voici les douze raisons qui font de la résidence Cloterre-Chaillot, l'immeuble le plus luxueux de Paris. Premièrement, la façade de l'immeuble est en marbre blanc de Carrare. Deuxièmement, Turbo et Maserati ont décoré les fontaines des halls d'entrée qui occupent toute la surface du rez-de-chaussée. Alessandro Forlani a peint les muraux. Une musique d'ambiance, très douce, complètera l'agrément de ces halls. On l'entendra également dans les ascenseurs. Troisièmement, les ascenseurs sont automatiques, ultra-rapides, revêtus d'acier inoxydable. Quatrièmement, tous les appartements... »

Dame à une fenêtre

ITW – Où est-ce que vous avez appris à cultiver les fleurs, à les soigner ?

Dame – Ah ben ! C'est-à-dire, je ne sais pas tellement. Je fais ça à mon idée, quoi !

ITW – Ah ben si ! Vous avez forcément appris, parce que les pensées, c'est difficile à cultiver en pots.

Dame – Ah ben ! Je les sème dans mon jardin, puis après je les repique ici [?]

ITW – Vous passez beaucoup de temps à ça ?

Dame – Non ! Pas tellement.

ITW – Vous faites ça en dehors du travail ?

Dame – Ben, c'est-à-dire, pour l'instant je ne travaille pas. Autrement, je le fais le samedi et dimanche. Donc... et puis le soirs, je les arrose.

ITW – Et quand vous faites ça, vous pensez à quoi ?

Dame – Ben, je trouve que c'est joli. J'aime bien les fleurs.

ITW – Vous êtes de la campagne ?

Dame – Ben, c'est-à-dire que je suis née à la campagne, oui, mais ça fait déjà longtemps que je suis par ici.

ITW – Qu'est-ce que vous pensez des fleurs en plastique ?

Dame – C'est bien aussi, mais enfin, ça vaut pas les fleurs naturelles. Mais c'est joli...

ITW – Mais vous avez des fleurs en plastique ?

Dame – J'en ai dans mon jardin.

ITW – Vous les repiquez avec les fleurs naturelles pour faire croire qu'elles soient toutes vraies.

Dame – C'est-à-dire, j'ai mis ça pour l'instant puisque les autres ne sont pas fleuries.

ITW – Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de cultiver les fleurs, comme ça ?

Dame – C'est une idée.

Madame Langlois et sa famille, relogées¹⁰

[ITW – Alors, vous avez appris la bonne nouvelle ?

Dame – Pour une bonne nouvelle,]¹¹ c'est une bonne nouvelle.

ITW – Ça y est, vous êtes relogée ?

Dame – Oui... Oui, je suis relogée.

ITW – Quelle impression ça vous a fait quand vous avez appris ça ?

Dame – Oh ! Je sais pas ! Une impression de pleurer.

ITW – Vous vous êtes mis à pleurer ?

Dame – Ah oui !

ITW – Vous ne vous y attendiez plus ?

Dame – Je crois que c'était le plus beau... jour qui pouvait m'arriver.

ITW – Depuis combien de temps vous attendiez ?

Dame – Depuis sept ans.

ITW – Alors vous aviez fait une demande à la municipalité...

Dame – Oui ! Et pis, on attendait toujours. Et pis, un beau jour, eh ben, j'ai un monsieur gentil qui s'est occupé de moi, et pis dernièrement, mercredi, j'ai reçu une feuille comme quoi j'étais relogée. Alors j'étais tellement contente que je crois que j'en aurais pleuré.

ITW – C'est le facteur qui vous a apporté ça ?

Dame – Oui ! Il a même attendu pour savoir la nouvelle.

ITW – Ah ! Il a attendu que vous ayez...

Dame – Oui ! Il a attendu que je regarde la feuille pour savoir si c'était bien pour être relogée ou alors si c'était encore pour me dire d'attendre. Et quand il a su que c'était pour être relogée, il était aussi heureux que moi, je crois bien.

ITW – Et c'était au courrier du matin, ça ?

Dame – Oui ! Au courrier du matin.

ITW – Alors, vous avez eu toute la journée à attendre le retour de votre mari ?

Dame – Ah non ! Parce qu'il rentre à manger à midi.

ITW – Alors à midi...

Dame – Quand il l'a su, à midi, il était aussi heureux que moi.

ITW – Comment ça s'est passé ? Comment vous lui avez dit ça ?

Dame – Ben, je lui ai rien dit. La table était préparée et je lui ai mis l'enveloppe dans l'assiette. Et quand il est rentré, il a bien vu qu'il y avait une lettre dans l'assiette. Il s'était à peu près douté, mais enfin, il était pas tout à fait sûr. Et quand il a lu la lettre, il était heureux, aussi heureux que moi.

¹⁰ Interview publiée dans *Parler...*, n° 17, p. 19-23.

¹¹ Passage publié dans *Parler...*, n° 17, mais couper sur la copie VHS.

ITW – Et il était de bonne humeur quand il est arrivé ?

Dame – Oh ! Oh oui ! Il est toujours de bonne humeur, pour ça. Mais alors, ça l'empêchait de manger. Il a presque pas manger le midi, lui.

ITW – Et alors vous, vous le connaissiez pas ce logement ?

Dame – Non, non.

ITW – Vous saviez juste qu'il y avait un logement qui vous était attribué.

Dame – On l'a... juste, oui.

ITW – Alors, vous êtes allés le visiter ?

Dame – Oui ! Hier.

ITW – Hier ?

Dame – Oui. Hier matin.

ITW – Et alors, vos impressions ?

Dame – Oh ! Je sais pas. Quand je suis rentrée et que j'ai vu ces grandes pièces, je croyais être perdue. Je croyais que j'allais... je sais pas, je me faisais pas une idée que c'était comme ça.

ITW – Il y a combien de pièces ?

Dame – Il y a trois chambres, une salle de séjour, une cuisine, une salle d'eau, les water, une entrée et pis des grands placards, que je sais même pas comment que je vais tout ranger, parce qu'on est tellement peu l'un sur l'autre.

ITW – Oh ben, vous allez trouver l'emploi de tout ça...

Dame – Oh oui ! On va bien arriver à tout caser.

ITW – Est-ce que vous pensez déjà à comment vous allez installer ça, où vous allez mettre les enfants... ?

Dame – Oh oui ! Oh oui ! Oh oui ! On a déjà fait un peu de projets avec le mari. D'abord, depuis mercredi, on ne fait que parler de ça. Il n'y a pas une autre conversation. Tout est sur le logement.

ITW – Dans ce nouveau logement, est-ce que vous pensez que votre vie privée sera plus agréable ?

Dame – Ah oui ! Ah oui ! C'est bien pensé.

ITW – Vous allez avoir un changement de vie ?

Dame – Oh ! C'est bien pensé. Devant les enfants, on peut pas faire ce qu'on veut. Tandis que là, ils sont dans leur chambre, nous dans la nôtre. On sera tranquille. Seulement on nous l'a dit, on va se sentir jeunes mariés bientôt.

ITW – Vous avez combien d'enfants ?

Dame – J'ai huit enfants et une petite nièce en adoption depuis un mois.

ITW – Comment ça une nièce en adoption ?

Dame – Alors nous avons perdu une belle-sœur qui a six enfants, alors, dans la famille, on s'est débrouillé pour placer les enfants.

ITW – Et vous aussi, vous avez pris un enfant ?

Dame – Oui, j'ai pris une petite fille, de neuf ans.

ITW – Alors vous avez neuf enfants, ici, et vous deux, avec votre mari.

Dame – Oui !

ITW – Alors comment vous vous arrangez pour vivre dans cette pièce ?

Dame – Ah ben ! j'ai un lit, dans la chambre, un grand lit, où je couche quatre enfants. J'ai un petit lit cage où j'en couche deux. J'ai un tout petit lit où je couche ma toute petite, et cette petite là, qui couche avec moi dans la salle à manger, entre moi et mon mari. Dans la salle à manger, dans la pièce qui nous sert de cuisine, parce qu'on a fait la séparation pour dire que les enfants ne soient pas avec nous.

ITW – Alors, quand un enfant tombait malade ?

Dame – Eh ben ! Il restait là, mais il pouvait pas se reposer.

[visite du nouvel appartement]

Dame – Alors qu'est-ce que tu penses de ta chambre ? Réponds ?

Garçon 1 – Elle est belle.

Dame – Comment est-ce que tu vas être ?

Garçon 2 – Je vais être mieux, parce qu'on aura plus chaud.

Dame – T'auras plus chaud ! Mais t'avais chaud, t'étais à quatre !... Tu vas mieux dormir, c'est ça ?

Garçon 2 – Ben oui !

ITW – Ça, c'est la chambre de vous trois ?

Dame – Oui, des trois garçons.

ITW – La chambre des trois garçons.

Dame – Oui. Alors maintenant on va aller voir la... celle des filles. Venez voir les filles, là ! Voilà, c'est bien. Là, ça va être ta chambre, qu'est-ce que tu en penses ?

Fille 1 – Elle est bien.

Dame – T'es heureuse ? T'es contente d'avoir ta chambre à toi ?

Fille 1 – Oui.

Dame – Oui. T'auras plus à aller coucher chez mémé, hein ?

Fille 1 – Non.

Dame – Hein ! Tu vas plus à avoir à sortir le soir !

ITW – Eglantine, c'était embêtant pour vous d'aller coucher chez...

Dame – Surtout quand il y a eu les Harkis, là à côté, tout de suite derrière chez nous, elle, elle avait beaucoup peur, parce qu'elle osait pas passer devant. Donc tous les soirs, il fallait la conduire. Là, là-bas, elle a eu vraiment peur. Oh ! Dis-donc, ton chewing-gum !

ITW – Et l'école, ça reste la même école ou ça change d'école ?

Dame – Ah ben ! jusqu'à la fin de l'année, ça va rester la même école.

ITW – Et après vous vous approchez ?

Dame – Oui, après ils vont venir ici à l'école.

ITW – C'est ça, oui. Ça vous ennuie à vous de changer d'école ?

Enfants – Non.

ITW – Tu as un instituteur, t'as un professeur, non ?

Garçon – Non, c'est une maîtresse.

ITW – C'est une maîtresse. Ça t'ennuie de la quitter, d'en avoir une autre, ou tu t'en fiche ? Ça te fais rien ?

Garçon – Je m'en fiche. Du moment que c'est une maîtresse, c'est une maîtresse.¹²

Dame – Faites pas de bêtises, vous allez tomber, hein ? Alors...

Fille 2 – Les garçons, ils nous regardent tous.

Dame – Ah ben bien sûr ! T'es pas connue, hein ! Eh regarde, tu vois, y a... tout le monde vous regarde.

Fille – L'autre y reste sur la pelouse.

Dame – Et dis donc, tu te serais pas mis à la fenêtre comme ça, hein, là-bas, il y en avait pas.

Fille – Non.

[brouhaha et coups sur le micro]

Dame – T'es heureuse toi ?

[tout le monde parle ensemble]

Dame – T'as dit, la première chose que j'ai faite, j'ai ouvert la porte, je me suis retrouvé dans la cuisine. C'est ça...

[Petite fille parle toujours dans le brouhaha] – Je la vois d'ici l'école.

Dame – Ah non, elle est pas ici, elle est de l'autre côté... L'école.

[Brouhaha !]

¹² Fin de l'interview publiée dans *Parler...*, n° 17, p. 23.

Dame – Alors soyez sages, et pis tombé pas par en bas, hein !

[Petite fille parle...]

Dame – Hein ! Qu'est-ce c'est que tu dis ?

Fille 2 – Regarde, une statue, là-bas.

Dame – Ah oui ! Y a une statue, avec... et puis une étoile.

Deux jeunes commis à la Bourse (Jeune x), puis des hommes plus âgés (Homme x)

CM – Qu'est-ce que vous attendez de la vie tous les deux ? Vous allez continuer à faire des choses en bourse ?

Jeune 1 – Ah oui ! Ça me plaît toujours, ouais ! J'ai pas l'intention d'abandonner. Enfin, on verra plus tard, mais pour l'instant.

CM – Ça ira jusqu'à quel point ? Vous vous voyez finissant agent de change, tous les deux, ou quoi ?

Jeune 2 – Quand même pas...

Jeune 1 – Faut pas aller trop loin quand même, mais enfin...

CM – Vous vous voyez comment ?

Jeune 1 – Commis principal.

Jeune 2 – Chef de service

Jeune 1 – Chef de service après, si possible.

CM – Et puis ? Pas plus loin ?

Jeune 1 – Enfin, fondé de pouvoir si possible, et patron.

CM – Et patron ! Ça, c'est la limite de l'ambition.

Jeune 1 – C'est la limite, oui !

CM – Bon, et pourquoi ?

Jeune 1 – On peut pas rester grouillot toute sa vie, premièrement.

CM – Bien sûr... mais qu'est-ce qui te plairait dans l'idée d'être patron ? De gagner plein d'argent, d'avoir plus de pouvoir, de quoi ?

Jeune 1 – Oh oui ! si vous voulez...

Jeune 2 – De pouvoir.

Jeune 1 – Ça me plairait...

CM – Le pouvoir, c'est ça qui te plairait ? Et l'argent, c'est quoi à votre avis ?

Jeune 1 – Beaucoup de choses...

CM – Quoi par exemple ?

Jeune 2 – Avec l'argent, on mange. C'est une première

CM – Oui, c'est vrai. Et puis quoi encore ?

Jeune 1 – On peut se donner pas mal de plaisir.

CM – Quel genre de plaisir ? [le visage de CM entre dans le champ de la caméra]

Jeune 1 – Distraction, euh...

Jeune 2 – Théâtre.

CM – Théâtre.

Jeune 1 – Ça fait partie des distractions. Cinéma...

Jeune 2 – Oui.

CM – Quoi encore ?... C'est un peu limité tout ça, en fait.

Jeune 1 – Ouais...

CM – Est-ce que vous vous intéressez à autre chose qu'à votre métier et à vos distractions ? Est-ce qu'il y a des choses qui comptent pour vous dans la vie ? Par exemple, ce qui se passe dans le monde.

Jeune 1 – Ah ben oui ! Quand même, ça, obligatoirement, ça nous intéresse.

CM – Parce que ça a une influence sur la Bourse.

Jeune 1 – Ça dépend !

CM – Par exemple, quelle genre de choses ? Je veux dire, ce qu'on appelle les grands évènements, ça a une importance pour vous ?

Jeune 1 – Ah ben oui ! Ça a une importance, pour la Bourse, oui !

CM – Qu'est-ce qu'il y a eu comme évènements importants, c'est temps-ci ?

Jeune 1 – C'est temps-ci, enfin, il y a eu le putsch d'Alger.

Homme 1 – Je préviendrai la Chambre syndicale !

CM – Prévenez ! Prévenez ! Qu'est-ce que...

Homme 1 – Ben pourquoi vous faites travailler les mêmes xxx corporation.

CM – Quel est le problème ?

Homme 1 – Vous allez pas les prendre au berceau aussi, non ?

CM – On leur demande pas des secrets, vous savez.

Homme 1 – Y a pas de secrets.

CM – Ben alors !

Homme 1 – Mais vous interviewez des mineurs, comme ça, alors ! Non, mais je vais vous prêtez... J'ai un bébé de 2 ans, vous voulez pas lui demander ce qu'il pense de moi ?

CM – Oui, amenez-le moi, ça fera une très bonne séquence !

Jeune 1 – Ça me plaît de répondre, moi. C'est tout. Je cherche pas plus loin. Et alors ! De quoi qui se mêle lui ?

Homme 1 – Alors maintenant ça tourne, donc vous êtes tout à fait libre de ne pas répondre à ce que vous ne voulez pas. [le visage de CM entre dans le champ de la caméra]. Est-ce que je peux vous demander depuis combien de temps il y a que vous fréquentez ce monument ?

Homme 1 – Vingt-cinq ans, révolus.

CM – Révolus. Et vous vous en trouvez bien ?

Homme 1 – C'est mon métier.

CM – Vous l'aimez ?

Homme 1 – Oui, j'aime beaucoup.

CM – Vous l'aviez choisi au début ?

Homme 1 – Je ne pensais pas, en quittant les études, entrer à la Bourse, mais j'ai eu des acquantances. C'est plutôt par acquantances que j'y suis entré. Je l'ai plus jamais quitté.

CM¹³ – Et vous faites quoi, exactement ?

Homme 1 – Attaché d'agent de change.

CM – #Est-ce que je peux vous poser une question alors très générale qui a attiré à votre métier, mais à beaucoup d'autres choses aussi : qu'est-ce que c'est, pour vous, l'argent ?

Homme 1 – C'est un moyen d'existence.#

Homme 2 – Quelle est la valeur qui a le plus monté aujourd'hui ?... Cofirep.

CM – Qu'est-ce que c'est que ça ?

Homme 2 – Affaires de recherche de pétrole, le jour précis où ça n'a jamais été si mal en Algérie depuis 58.

Homme 3 – Ah oui ! Les marchés sont entre les mains, comme je vous dis.

CM – Mais c'est un hasard ou bien, maintenant c'est la catastrophe qui fait monter les cours ?

Homme 2 – Non, c'est pas un hasard.

Homme 3 – Non ! Non ! C'est pas un hasard. C'est pas un hasard.

Homme 2 – C'est pas un hasard. Ben, ce sont les gros investisseurs qui ont dit...

Homme 3 – C'est empirique. C'est empirique. On peut pas expliquer.

Homme 2 – C'est empirique. On peut pas expliquer.

Homme 3 – On peut pas expliquer. C'est un état d'esprit. C'est une psychose.

Homme 2 – Dans le temps, on l'aurait baissé de 10%, aujourd'hui on est monté de 7.

¹³ Début de l'interview publiée dans *L'Express*, n° 617, p. 20. Entre les ##, passages non publiés.

CM – Ah ben, c'est grave s'il y a des lois qui ne s'appliquent plus, alors, comment on s'y retrouver ?

Homme 2 – Non, ce n'est pas une question de loi, ça.

Homme 3 – Non, non, non. De loi, Monsieur dit des lois naturelles, pas des lois législatives. C'est ça. Non, non, non ! Elles ne jouent plus ici. Elles ne jouent plus.

CM – Mais vous venez de dire une chose de très important : malheur à celui qui a du jugement ici.

Homme 3 – Oui, malheur à celui qui a du jugement ici, parce que s'il applique son jugement ici, il se ruine ici.

CM – #Ah bon !

Homme 3 – Mais oui, comprenez-vous !

CM – Expliquez !

Homme 3 – Ben, expliquer. Monsieur vient de vous dire Cofirep. Moi, j'ai pas suivi le mouvement aujourd'hui. Il vous a dit qu'il s'était passé un événement en Algérie qui aurait dû faire baisser la valeur de 10%. Elle a monté.

CM – Ça n'allait pas très bien.

Homme 3 – Elle a monté.

Homme 2 – C'est la seule qui a monté, au début.

Homme 3 – Bon, Monsieur aurait dit hier, je suis sûr que ça va très mal en Algérie. J'ai eu une nouvelle...

Homme 2 – J'ai quelque chose aujourd'hui, je vend.

Homme 3 – ... j'ai une nouvelle de la préfecture d'Alger, n'importe quoi. Ça va très mal. Cette nuit il va se passer des choses épouvantables. Il aurait vendu du Cofirep hier. Aujourd'hui, il avait raison. Il avait raison sur le fait.

Homme 2 – Oui.

Homme 3 – Mais il avait tort sur son application.

CM – Est-ce que je peux me permettre une question très personnelle à ce sujet là ? Disons, quand vous apprenez une très mauvaise nouvelle d'Alger, est-ce que votre première réaction est en fonction de la Bourse ou en fonction de... du reste, disons.

Homme 3 – Non, non. Elle est nationale, notre première réaction. C'est de notre génération.

CM – Vous pensez que c'est le cas pour tout le monde.

Homme 3 – Je ne sais pas. Je parle de ceux de notre génération.

Homme 2 – Je ne crois pas. J'aurais dit le contraire, moi.

Homme 3 – Monsieur et moi, j'en suis sûr.

Homme 2 – Non ! Non ! Moi, j'aurais dit le contraire.

CM – Non, mais le débat de personnalité, ce que je cherchais...

Homme 2 – Non ! Non ! Moi, j'aurais dit le contraire. Je vous voulais en donner un exemple frappant. Le 6 février, par exemple, tout le monde est sorti ici et on a chanté la Marseillaise parce qu'on a vu à l'agence Fournier : « Dalladier démissionne ». Bon, tout le monde s'est mis à acheter des rentes. Bon, trois mois après, les radicaux qui étaient au pouvoir ne voulaient pas du gouvernement. Tous les acheteurs de rentes ont trinqué autant qu'ils ont pu jusqu'au moment où c'est Flandin, un radical modéré, mais un radical quand même, qui est revenu au pouvoir. Conclusion : je dis toujours, vos idées nationales, votre coeur, etc. essayez-vous les pieds avant d'entrer.#

Homme 3 – Les mêmes faits, les mêmes faits ici, les mêmes faits politiques, les mêmes faits politiques ou économiques peuvent avoir un effet contraire à des dates... à des dates diverses. Le même fait... Le même fait peut jouer dans un sens aujourd'hui ; dans trois ans, le même fait se produira, il pourra jouer dans l'autre sens.

Homme 2 – #Exemple frappant. Exemple frappant d'actualité.

Homme 3 – D'ailleurs, vous l'avez partout ça, vous l'avez au change...#

Homme 2 – Exemple frappant d’actualité. Vous avez une valeur qui s’appelle « Les chemins de fer du Nord, investissements ». Elle valait 42.- Fr. Tout le monde vous dit qu’elle vaut entre 70.- et 80.- Fr. d’après ce qui est en portefeuille. Ça ne montait jamais. Monsieur Pompidou vient au pouvoir. Ça vaut 53.- Fr.

Homme 3 – Ah oui ! Parce que c’est l’affaire Rothschild.

Homme 2 – Ben il y a rien de changé que ce soit l’affaire... Il y a rien de changé. Les gens ont dit « Ah bon ! Très bien ! » Le clan Rothschild a acheté pour soutenir son candidat. On dit « Allô, allo ! Société investissement. En avant, marche ! » et tout le monde a marché.

[prise de vue de l’ambiance de la Bourse aux heures d’activité]

Poète de rue

Il y en a qui jouent en Bourse et gueulent comme des serins.

D’autres font fortune en escroquant leur prochain.

Moi, de tout cela, croyez-moi, je m’en fou,

Car je suis heureux, hein ! eh ben ! quand je suis sans le sou.

Oui, oui, oui, oui !

Il y a des gens qui se font un brin de mauvais sang,

Si ça leur arrivent de se trouver sans argent.

Moi, bien au contraire, je m’en fous royalement

Et voilà pourquoi, je vous le dis gaiement.

Eh, eh !

Je ne vous le dis pas en chantant, mais je ne sais pas chanter,

Je ne sais pas chanter, je chante faux par dessus le marché.

Oui, oui, oui, oui !

Quand je suis fauché, je me sens léger.

Il me semble avoir des ailes.

Quand je suis fauché, je me sens léger,

Je suis agile comme une gazelle.

Quand je suis fauché, c’est peut-être idiot,

Joyeux comme un poisson dans l’eau,

Quand je suis fauché, bien ma foi,

Je suis bien plus heureux qu’un roi.

Party sur les toits de Paris.

[plusieurs voix...]

« Monsieur Siuta, envoyé du prince Murat, va remettre les colombes à la muse des poètes 1962. »

« À la grille de mes yeux qui songent

Envolez-vous porteuses de messages

Me reviendrez

Me montrerez mains blanches. »

[envol des colombes, la muse parle à celle qu’elle a encore en main]

La muse – Ma biche, pourquoi tu veux t’en aller ? Je ne suis pas gentille avec toi ? Est-ce que je ne suis pas gentille avec toi ? Regarde, vilain. Tu n’est pas beau.

VOF – Cette dame a raison. La colombe n’est pas belle. En outre, c’est un animal cruel et malpropre. La chouette, elle, est belle, aimable et profonde... Sans doute était-ce une erreur d’aller chercher la beauté chez les colombes et la poésie chez les poètes quand il existe des chouettes, des peintres, des cosmonautes, des inventeurs, des amoureux et Pierrot, le taxi.

Pierrot, le taxi : peintre amateur (PT)

PT – Alors, ça tient ?

ITW – Eh ben dites donc !...

PT – Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? En amateur...

ITW – Intéressant, hein ! Depuis combien de temps vous faites ça ?

PT – Oh ! Un an, à peu près.

ITW – Depuis un an ?

PT¹⁴ – Oui, un an. Quand j'en fais quand ça... Quand j'ai envie de faire un peu de peinture, j'en fais. Des fois, je reste quinze jours, un mois, sans faire, puis après, je vais en faire un.

ITW – Vous avez mis combien de temps pour faire ça ? [un des tableaux]

PT¹⁵ – Oh ! Ça... ça, il y a au moins vingt heures de... vingt heures de travail dessus.

ITW – Vingt heures de travail ?

PT – Pour arriver à trouver les couleurs. C'est ça le plus dur.

ITW – À la suite ou en plusieurs fois ?

PT¹⁶ – Ah non ! En plusieurs fois. Pas à la suite. Des fois, je travaille deux heures par jour, des fois trois heures, des fois, je travaille cinq heures, des fois, je travaille pas. Ça dépend comment ça me prend.

ITW – Pour vous, c'est un repos ?

PT – C'est un repos. C'est un amusement. Voilà !

ITW – Et qu'est-ce que vous avez voulu peindre exactement ?

PT – Eh ben, là j'ai voulu représenter le Christ.

ITW – Oui.

PT – Et alors, vous voyez, avec les anges au-dessus et les... comment ils appellent ça en Espagne, déjà ? comment ils appellent ça, les curés, vous savez, les moines avec leur chapeau, vous voyez ?

ITW – Oui, les processions.

PT – Les moines et puis les anges là-haut, vous voyez, les bonnes sœurs. Et ici, c'est l'homme qui est mort au pied de la croix.

ITW – Et est-ce que vous vous êtes inspiré de certains peintres, de certains exemples...

PT – Non, je veux pas faire comme les autres. Je veux faire toujours d'après mon idée. J'aime pas copier.

ITW – Ne pas faire comme les autres, c'est quoi ?

PT – Eh ben, ne pas toujours faire du... toujours la même peinture comme les autres font. Vous comprenez. Il faut trouver quelque chose de nouveau. Il faut pas copier sur les autres. Il faut toujours trouver quelque chose de nouveau pour pas que ça soit comme les autres. Qu'on ait à peu près une valeur.

ITW – Vous vous êtes quand même un peu inspiré de l'art moderne là !

PT – Ah ! c'est de l'art moderne, oui, ça c'est... Mais ce genre là, pourtant je fréquente beaucoup de quartiers, j'en ai pas vu encore de ce genre. Faut croire que ça va aller à la fin, vous voyez, il y en a une dizaine de tableaux de faits déjà.

ITW – C'est de la peinture à l'huile.

PT – C'est de la peinture à l'huile, oui !

ITW – Sur toile ?

PT – Sur toile, huile sur toile. Et alors ce qui a de plus dur, c'est arriver à trouver les couleurs, le plus difficile.

ITW – Vous avez un système pour trouver les couleurs ?

¹⁴ Début de l'interview publiée dans *Parler...*, n° 17, p. 23-25.

¹⁵ Coupure de l'interview.

¹⁶ Reprise de l'interview.

PT – Eh ben, je cherche ça, je vois, j'étudie et puis après, je pose la couleur. Parce que c'est très difficile pour arriver à trouver les couleurs claires comme ça.

CM – Et ça, tu le dessine d'abord ou tu fais d'abord... ?

PT – Ah non ! Je dessine d'abord et puis après, je fais les couleurs. Et c'est très difficile à le faire, parce qu'une fois qu'une couleur est mise, pour l'enlever, après, c'est plus... Il faut que ça arrive à se marier sur l'ensemble. Alors, je crois que je vais arriver à faire quelque chose à peu près, en m'amusant comme ça.

CM – Tu vas exposer ?

PT – Je vais exposer, peut-être à la fin de l'année.

CM – Où ça ?

PT – Oh, je sais pas. Je verrai avec une galerie, là, une galerie dans le quartier.

ITW – Quelles sont les réactions, d'une manière générale, quand vous leurs montrez ça ?

PT – Eh ben, ça plaît beaucoup, par rapport au couleur et puis à l'ensemble.

ITW – Est-ce que les gens qui les voient disent pourquoi ça leur plaît ?

PT – Oui ! Parce qu'ils trouvent ça gai.

[vernissage dans une galerie, puis retour à l'atelier de Pierrot]

ITW – Ça, c'est le Christ et les anges, et ça, ça en est un autre, celui qui est derrière...?

PT¹⁷ – Et celle-ci, je l'ai pas encore baptisée, celle-ci. Il y a une femme, voyez et puis le même qui est là et puis, y a l'homme là, l'homme de fer, oui, oui, les bras, la tête et puis là, y a la femme qui est assise.

ITW – Quelle est la signification de l'homme de fer qui est là ?

PT – Ah ! L'homme de fer, il est, il est... l'homme de fer...

ITW – Il y a une femme, un homme de fer et un monstre, pourquoi ?

PT – Parce que, en faisant le croquis du tableau ça tombait, parce que moi, je ne cherche pas à faire, comment je dirais, à faire un dessin comme tout le monde, je cherche à faire le trait, y tombe comme y tombe. Alors, vous comprenez, les traits sont reproduits. Alors, ça a tombé comme ça, là.

ITW – Est-ce que vous entendez par là que c'est du dessin ou de la peinture automatique ?

PT – Ah ! non, c'est pas de la peinture automatique ça.

ITW – Et l'autre essai, là, qui est derrière ?

PT – Ça, c'est un essai. C'est un essai fait sur une... comment dirais-je, sur un panneau de réclame de pneu. Et alors, ce panneau a été découpé et embouti, vous voyez derrière... embouti au marteau et alors les traits ont été reproduits en peinture. Ça représente l'homme du cosmos.

ITW – Pourquoi ?

PT – Parce que le sujet s'est présenté comme ça. Vous voyez que... alors, j'ai prononcé les couleurs pour arriver à donner le caractère de l'homme du cosmos, d'après les emboutis qu'il y a eu de faits derrière.

ITW – Pour vous, quels sont les caractères de l'homme du cosmos ?

PT – Eh ben, l'homme avec ses appareils sur la tête, ses branchements de fils et puis tout.

[exposition sur les cosmonautes et la conquête de l'espace, archi-bondée]

Petit garçon qui visite l'exposition (PG)

ITW – Tu lis des histoires sur tout ça, en dehors de tes visites ici ?

PG – Oui ! Les planètes, les étoiles... Et puis, les histoires des fusées, aussi.

ITW – Les histoires des fusées, ça t'intéresse ?

PG – Oui ! Oui ! Les fusées...

ITW – Qu'est-ce que tu penses de John Glenn ?

¹⁷ Passage coupé sur la VHS, mais publié (probablement pas à sa bonne place) dans *Parler...*, n° 17, p. 23-25.

PG – Que c’est bien ce qu’il a fait. Oui ! Parce que... parce que c’est difficile de faire ce qu’il a fait et d’aller dans une fusée sans avoir peur ni...

ITW – Tu crois qu’il a pas eu peur ?

PG – Peut-être que si, mais pas trop.

L’inventeur d’un sous-marin « Destin » (ISM)

ISM – Le vrai inventeur qui fait une idée, c’est terrible. Je ne parle pas de la suggestion. Le vrai inventeur, le cerveau travaille malgré lui, en dormant.

CM – En dormant ? [pause] Dites moi pourquoi vous l’avez appelé le « Destin » ?

ISM – Je l’ai appelé « Destin », parce que, vraiment, avec tout ce que j’ai eu, j’ai... La première fois que j’ai eu un accident vraiment grave, je me suis rendu compte que sortir en position aussi mauvaise, que vraiment, c’est un coup de chance. Alors « Domalakov » qui s’appelait, parce que c’était mon lieu où je restai, je l’ai appelé « Destin », parce que vraiment, c’est mon destin de remonter.

CM – Hum, hum !

ISM – Et ça a été toute ma vie. Alors c’est mon destin.

CM – Vous êtes beaucoup remonté dans la vie ?

ISM – Euh ! Comment ?

CM – Dans la vie, vous avez toujours plongé et remonté ?

ISM – Ben, j’ai toujours eu des coups durs...

CM – Oui !

ISM – ... et à chaque coup je m’en suis tiré... à l’extrémis, qu’on appelle ça, vous savez. On sent quand même qu’il y a une chance qui est là. Alors ça fait que je dis toujours, ben, c’est le destin.

CM – Qu’est-ce que vous avez eu d’autre à part cet accident, où vous avez vu que c’était le destin ?

ISM – J’ai une fois des pannes... encore à l’extrémis, je m’en suis retiré. Une fois j’ai claqué une bougie en plein milieu de la Seine. Y a la pile, elle était pas loin. Je faisais mes essais personnels. Je me dis, ça y est, si le moteur repart pas, c’est la panne. Je fous trois quatre coups de démarreur, quatre cinq coups de démarreur. Et je vois la pile qui arrive. Là, ça y est, je vais m’écraser. J’appuie un coup de démarreur, encore un coup. Vous savez, j’appuie comme dire « Au nom du père... » quoi ! J’appuie. Broupp ! Au quart de tour. La chance. Le destin.

L’inventeur

IR – La chance joue un grand rôle, je crois, dans la vie. Mais la meilleure chance, ce sont les deux mains. C’est le meilleur capital qui puisse exister. Et ça, le capital, ce sont les mains. Et à l’heure actuelle, je connais une dame qui est très très bien et qui m’a dit : « Mon petit, le meilleur capital, ce sont tes deux mains ! T’as beau avoir l’argent en banque, une fois qu’elle s’en va, si tu ne travailles pas pour tenir ton compte en banque, il va s’écrouler ! » Alors, en fin de compte, y a la question de la chance, et y a aussi la question aussi de la volonté. Quand un homme veut vraiment arriver, je crois qu’il arrive. Et la chance, à ce moment là, l’aide. Bien sûr, il y a des gens qui n’ont pas de chance.

CM – On peut pas la fabriquer, la chance ?

IR – Eh bien, on la fabrique pas...

CM – On l’aide !

IR – On l’aide. On lui donne son petit coup de pouce et elle vous donne le reste. Mais enfin, la chance se sont les mains et la volonté d’arriver. Ça, c’est comme pour gagner une guerre...

CM – T’as la volonté d’arriver toi ?

IR – Ah ben, je pense avoir la volonté d’arriver.

CM – D’arriver à quoi ? Où ?

IR – Ben, je veux arriver, c’est à dire voilà ! Premièrement, j’ai voulu prouver à moi-même que j’étais capable de quelque chose. Et puis, je voulais aussi que mon nom soit connu.

CM – Ah !

IR – C’était un petit point qui m’était resté.

CM – Pourquoi ?

IR – Ben, c’est-à-dire, c’est une question de famille. Et j’ai dit, bon ben, je vais prouver que mon nom peut être connu dans le monde entier. On m’a toujours pris... Enfin, en principe les inventeurs sont toujours un peu des dingues. On les prend toujours pour des fous.

CM – Parce qu’ils ont une araignée dans le plafond ! [**IR a une grosse araignée qui se balade sur sa cravate, d’où la référence de CM**]

IR – Exactement ! Mais sans aucune espèce d’importance, parce que nous, on s’en fiche royalement. Ce qui compte, c’est le résultat. C’est ce qu’on arrive à faire et dire : « Voilà ! Messieurs, vous, avec tous vos grands flafla, avec tous vos moyens, ben, nous avec nos petits moyens, et notre petite misère, parce qu’on peut dire la grande misère avec les grands moyens, eh bien, nous sommes arrivés au résultat ! » La preuve, on est là !

[**Voiture grand public testée sur un circuit de course fermé**]

CM – Quand tu dis nous, tu penses à tous les inventeurs...

IR – Bien sûr, je ne suis pas le seul !

CM – ... ou tu penses seulement à toi ?

IR – Oh non ! Je pense aussi aux autres, parce qu’il faut pas oublier... Je connais pas mal d’inventeur qui sont privés. Y en a qui sont aidés. Y en a qui sont aidés, surtout moralement, par leur femme. Alors, ceux-là, ils y tiennent beaucoup mieux le choc que les autres qui ne sont pas aidés du tout, qui sont seuls.

CM – On a beau être inventeur, on n’en est pas moins homme, c’est ça ?

IR – Ah ! ça, je crois d’ailleurs, c’est ce qu’il faut, d’ailleurs. En principe... Regardez, tous les grands hommes d’Etat, sans exception, ils ont toujours leur bonne femme derrière. C’est incontestable. On l’a prouvé d’ailleurs. À l’heure actuelle, y a... Parlons de Churchill. Mais Churchill quand il faisait un discours, il y avait quand même sa femme qui était à côté ! Tous les grands bonhommes, en principe, sont toujours secondés, ils ont toujours... Il y a rien à faire, il nous faut toujours la deuxième roue...

CM – Staline, tu crois qu’il était très secondé ?

IR – Ben, Staline, c’est un peu spécial, mais sur ce côté là, on n’en sait pas beaucoup. On ne peut pas savoir.

CM – Tu penses qu’il avait une égérie quelque part ?

IR – Une quoi ?

Le soldat amoureux et sa fiancée (SA et FE)

SA – Oui, avoir le plaisir de préparer son intérieur, hein ? Je pense que maintenant, beaucoup de jeunes comme nous pensent au logement, à améliorer son intérieur, même la voiture. Pouvoir se permettre de sortir, puis d’aller passer quelques, enfin, quelques promenades, en vacances, en camping même.

CM – Vous aimez le camping ?

SA – Oh ! J’adore le camping, moi !

CM – Vous aussi, Mademoiselle ?

FE – Oui !

SA – Elle en a fait moins que moi, mais, enfin, certainement qu’elle aimera ça.

CM – Et les autres ?

FE – Quels autres ?

CM – Tous les autres.

SA – Oh, mais je pense qu’ils sont comme nous.

FE – Oh non !
SA – Non ? Pourquoi ?
FE – Je crois pas.
SA – Pourquoi tu dis... tu ne les compare pas à nous ?
FE – Oh ! ben il y en a pas beaucoup. Je trouve pas qu'il n'y a tellement, moi !
CM – Précisez ! Quelle est la différence ? Ils s'aiment moins ?
FE – Non ! Mais pas pareil !
CM – C'est à dire ?
SA – Tu veux dire par là, que, ben nous, ça a toujours été très sérieux, quoi !
CM – Depuis six ans ?
FE/SA – Oui !
CM – Quel âge vous avez ?
FE – 21.
SA – Eh bien moi, 21 tous les deux.
FE – 21 demain.
SA – 21 demain. Et nous avons donc 15 ans quand nous nous sommes connus. On a toujours été très fidèles l'un à l'autre...
FE – Au début. On était camarade, la camaraderie...
SA – ... oui, évidemment... 15 ans...
FE – ... on s'est pas tellement vu... On se voyait pas souvent, mais on espérait toujours...
CM – Vous étiez voisins ?
FE – Ah non !
SA – Pas du tout, justement. Alors, nous n'étions pas favorisés.
FE – On s'était connu à un mariage.

[scènes de banquet de noces, de la photo aux libations finales, durant lesquelles la mariée ne semble pas des plus heureuses]

CM – Une fois que vous serez mariés, que vous aurez des enfants, qu'est-ce que vous attendez de la vie pour eux ?
FE – Pour eux ? On tâchera de leur faire la plus belle possible.
SA – Évidemment. Alors laquelle, on ne sait pas. Tout dépend des enfants que l'on aura, quel sera leur désir et quels seront...
FE – M'enfin, ça m'étonnerait qu'ils soient comme nous.
CM – Est-ce que ça dépend du monde où vous vivez ? Est-ce que vous pensez qu'il y a des nuages sur tout ça ?
FE – Non, à part pour les maladies. Ça on n'y peut rien.
SA – Oui, évidemment. Autrement, je ne vois pas... je ne vois rien qui puisse
CM – Vous pensez aux évènements historiques ?
SA – Oh ! Alors là, ça j'ose, je veux même pas y penser à tout ça, parce que s'il fallait y penser à ça, alors...
FE – De toute façon, tout ça, c'est en dehors de...
SA – Non, ça, je veux pas penser à tout ça. Evidemment...
FE – On n'y peut rien à tout ça, alors...
CM – Tout ça, vous n'y pouvez rien ?
FE – Non. Alors ça, on peut pas compter... Ça servirait à rien de s'en faire pour ça.
SA – Là, même là, je suis à la veille de partir en AFN. Je vais partir dans 8-10 jours maintenant, enfin une dizaine de jours. Eh bien ! Justement, je sais que tout ça, ça se passe comme ça. J'attache pas d'importance à ça. Je vais aller là-bas. Enfin, j'espère... j'ose même pas penser à quoi que ce soit. Vous savez. Je n'y pense pas. Je ne veux pas y penser, quoi.

CM – Ça ne vous posera pas d'autres problèmes que les problèmes de votre bonheur personnel ?

SA – Non !... Non ! Non !... Non !... Non, ça, je veux pas penser à tous les événements historiques et tout ça, tout ce qui peut se passer. Ça, c'est...

CM – Est-ce que vous vous sentez solidaire des autres, justement, de ceux qui ne sont pas aussi heureux que vous ?

FE – Non !

SA – Non !

CM – Ils existent pas beaucoup, hein ?

FE – Si !... Si !... Mais enfin... Je sais pas, si tout le monde faisait comme nous...

SA – Je crois que ce serait...

FE – ... ce serait bien...

SA – ... ce serait pas mal.

FE – ... autrement, on s'entend quand même bien avec tout le monde...

SA - ... oui !...

FE – ... Ah oui ! Ben ça...

SA – ... Oui ! M'enfin !...

FE – ... Moi, je... je trouve pouvoir dire à ce qu'ils fassent comme ça leur plaît, mais moi, je

CM – Mais vous, vous avez votre opinion ?

FE – Oui !... Oui !

CM – Quand vous aurez des enfants, tout ça changera peut-être un peu ?

FE – Ah, ben peut-être qu'avec l'âge...

SA – Oui, vous savez, c'est possible.

CM – Comment vous envisagez l'âge mûr, la vieillesse ? Vous pensez que vous pourrez conserver une forme de votre bonheur ? Tout changera ?

FE – Oh non !

SA – Moi, je l'espère bien.

CM – Vous y pensez quelque fois ?

SA – Moi, je sais pas, mais je crois qu'on est heureux et puis que certains disent, après quelques années de mariage, on arrive à...Moi, je crois au bonheur...

CM – Éternel.

SA – ... éternel !

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

DEBUT DE LA SECONDE PARTIE

Le retour de Fantômas

VOF : Au tome 6¹⁸ de ses aventures, Fantômas a pour quartier général le cimetière de Montmartre. Au mois de mai 1962, Fantômas sembla bouger de son repère et allonger sur Paris son ombre immense¹⁹. Certains signes ne trompent pas. L'honorable maison Gastinne Renette²⁰, pour la première fois depuis Louis-Philippe, modernisa ses cibles.

¹⁸ *Artsept*, n° 2 (1963), p. 91, et *Parler...*, n° 17, notent le tome 12 à la place du 6. Et *Artsept* ne publie pas l'interview courte du moniteur de tir.

¹⁹ Référence à Robert Desnos, « Complainte de Fantômas », dans *Fortunes* (Gallimard, 1953) : « Allongant son ombre immense / Sur le monde et sur Paris, / Quel est ce spectre aux yeux gris / Qui surgit dans le silence ? / Fantômas, serait-ce toi / Qui te dresses sur les toits ? »

²⁰ Armurerie Gastinne Renette, créée en 1812 dans le quartier des Champs-Élysées, 39, avenue Franklin Roosevelt (http://www.gastinne-securite.com/p_historique.html#1812).

Moniteur de tir (MT)

MT – Vous sortez cette arme de la poche et immédiatement vous tirez. En quelque sorte, vous devez tenir une pierre à la hauteur, comme ceci, vous devez avoir tiré avant que la pierre ait touché le sol. Ce qui représente peut-être deux secondes. Alors, c'est ça l'intéressant, parce que s'est utilisé surtout dans les gangsters, n'est-ce pas, que le policier tire le premier.

CM – C'est les policiers ou les gangsters qui viennent s'entraîner ?

MT – Hum !... Je dirais les policiers.

CM – Depuis quand vous avez cette cible là ?

MT – Eh bien, ça fait un an à peu près.

VOF – En effet, depuis un an, la langue française s'était enrichie du verbe « plastiquer », tandis que le mot allemand « putsch » retrouvait une certaine fortune. Ces intéressants problèmes linguistiques en recouvraient d'autres, plus obscurs, sur lesquels les murs, au moins, prenaient position.

Le 8 février 1962, les Parisiens avaient été appelés à manifester contre un ennemi dont chacun s'accordait à dénoncer la malfaisance²¹. Les heurts avec le service d'ordre furent cependant d'une violence inaccoutumée. [bande son silencieuse ou coupée]

Les chocs les plus durs eurent lieu boulevard Voltaire et boulevard Beaumarchais. Après les premières charges, la plupart des manifestants se replièrent dans les rues transversales, tandis qu'à la station Charonne, d'autres tentaient de se réfugier dans le métro.

[sortie des cercueils de l'église, puis défilé dans les rues de Paris]

Le 13 février, plus de 500'000 Parisiens assistèrent aux funérailles des huit morts. Pour la première fois, on put entendre, à midi, un oiseau chanter place de la République.

[images des funérailles dans la rue / sans son]

Ainsi, au début de 1962, Fantômas fit sa rentrée et la France put se croire au bord de la guerre civile.

Marchande de glaces (MG)

Homme 1 – Bon alors voilà ! C'est un film qui est en train de se tourner...

ITW – ... On est le dernier jour du mois de mai. Est-ce que pour vous le mois de mai, ça a été un mois important ?...

Homme 1 – Voilà !... Voilà !

ITW - ... Est-ce qui s'est passé quelque chose dans le mois de mai ?

MG – Moi, c'est un mai... maussade, que j'ai pas travaillé du tout...

Homme 1 – Que j'ai pas travaillé du tout...

ITW – Vous avez pas travaillé du tout ?

Homme 1 – Et que c'est la misère...

MG – ... Et y a le mauvais temps ?, il est tombé sur moi.

ITW – Comment ça se fait que vous avez pas travaillé au mois de mai ?

MG – À cause de le temps.

Quatre hommes

ITW – Pourquoi c'est mal parti ?

Homme 1 – Parce que ce sont les bombes atomiques qui font ce froid là, qui nous amènent ce froid là !

ITW – Bon... les bombes atomiques qui nous amènent ce froid là !

Homme 1 – Oui, Bien sûr !

ITW – Dans le mois de mai, c'est ce que vous avez retenu ?

²¹ En fond, l'enregistrement de manifestants qui scandent « OAS ! Assassins ! »

Homme 1 – Oui, oui !

ITW – Pas d'autres évènements ?

Homme 1 – Non.

ITW – Non ! Et vous, Monsieur, en dehors des bombes atomiques qui nous amènent le froid...

Homme 1 – À quel sujet ?

ITW – ... Est-ce qu'il y a eu d'autres évènements dans le mois de mai ?

Homme 2 – Non, ça se passe à peu près tout normalement.

ITW – Tout normalement ! Pour vous aussi Monsieur ?

Homme 3 – Moi, je trouve pas.

ITW – Vous ne trouvez pas ?

Homme 3 – Non. Je trouve que plus ces bombes atomiques, c'est ça qui dérange le temps, qui fait...

ITW – Oui, mais ça, ça a déjà été dit.

Homme 1 – Ça a déjà été dit !

Homme 3 – Ah bon ! d'accord... Ah bon !

ITW – Est-ce qu'il y a que les bombes atomiques

Homme 3 – Oh les bombes atomiques ! Tout le machin ! Tout le bordel quoi !

ITW – Eh bien ! Parlons-en du bordel ! Justement ! Allons-y !

Homme 3 – Ben tout, quoi ! Ben, tous ceux qui font des inventions, qui inventent la flotte, là, qui font...

[tout le monde parle en même temps, le nom de l'OAS est évoquée]

Homme 1 – L'OAS, c'est tous des salops, l'OAS.

ITW – Bon, eh bien, qu'est-ce qu'il faudrait faire ?

Homme 1 – Il faudrait tous les punir, tous les tuer.

Homme 4 – Ben, non. Pourquoi ? Les gars, ils ont défendu leur terre !

Homme 1 – Pourquoi ils ont défendu leur terre ? Mais pourquoi ils ont défendu leur terre ? Ce sont tous des criminels, mon vieux, l'OAS.

Homme 4 – Mais non, le FLN leur foutait sur la gueule...

Homme 1 – Eh ben ! Le FLN...

Homme 4 – ... ils se sont défendus.

Homme 1 – Eh ben ! Ils se sont défendus ! Ben, c'est pas une raison pour qu'ils viennent en France et qu'ils démolissent tout, qui font des victimes sur les gosses, sur les enfants... qui s'attaquent aux enfants. Si on vient chez toi, toi, et qu'on fait sauter ta baraque et que ta petite sœur est là...

Homme 4 – Oui ! Oui ! Mais attention !

Homme 1 – ... elle perd la vue.

Homme 4 – ... Mais si tu as fait quelque chose contre eux aussi, alors...

Homme 1 – ... Pourquoi quelque chose contre eux !

Homme 4 – ... s'ils viennent te trouver, puis te casser la gueule, c'est que tu as fait quelque chose contre eux...

Homme 1 – Mais non, ils font ça n'importe où ! Ils font ça n'importe où !...

Homme 4 – Mais non, ils ont des points prévus...

Homme 1 – Mais non !

ITW – Ça ne vous choque pas, vous ? Vous pensez qu'on plastique, on assassine...

Homme 4 – Ah mais non ! Naturellement. C'est pas marrant ! C'est complètement ridicule, mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ? Ils font ça...

Homme 1 – Parce qu'ils ont besoin d'argent.

Homme 4 – ... parce qu'ils veulent punir quelqu'un qui leur a fait quelque chose, quoi !

Homme 1 – Parce qu'ils ont besoin d'argent. C'est pour ça, c'est pour l'argent que ça marche. L'OAS, c'est pour l'argent.

Homme 4 – Mais ils en avaient, ils en ont de l'argent tous ces gars-là qui viennent d'Algérie. Ils en ont de l'argent...

Homme 1 – Ils en ont les pieds noirs de l'argent.

Homme 4 – Ben alors ! Ils se battent pas pour de l'argent. Maintenant, maintenant...

Homme 1 – Alors pourquoi qu'ils se battent ? C'est pour la gloire ? Hein ?

Homme 4 – Pour garder l'Algérie française. Mais c'est fini ça.

Homme 1 – Mais non !

ITW – Si vous dites vous-mêmes que c'est fini, à quoi ça est-ce que ça sert ?

Homme 4 – Alors ça ? Maintenant, nous, on n'y peut rien. C'est pas nous qui allons faire ça.

ITW – Est-ce que vous estimez que nous sommes en démocratie ?

Homme 4 – Démocratie ? Démocratie ?

Homme 1 – Qu'est-ce que c'est la démocratie ?

Homme 4 – Ça deviendra, plutôt. On deviendra plutôt en démocratie.

ITW – Alors actuellement, on est en quoi ?

Homme 4 – En République, je suppose.

ITW – Oui ! Moi aussi.

Homme 4 – Bon, alors... En démocratie, je sais pas. On deviendra peut-être démocrate, peut-être...

ITW – Vous avez l'impression qu'on en prend le chemin ?

Homme 4 – Ça, c'est les messieurs de la haute qu'il faut dire ça, c'est pas à nous. Qu'est-ce que vous voulez !

Homme 1 – Monsieur, il nous interroge sur cette question là. Il faut répondre oui ou non.

Homme 4 – Eh ben, je lui réponds. Mais qu'il me dise ça à moi, moi j'y peux rien. Mais il faudrait qu'il le dise à un monsieur qui peut, qui puisse faire quelque chose.

ITW – Qu'est-ce que vous souhaitez dans la vie ?

Homme 4 – Moi ? Me marier, avoir un enfant, puis être heureux, avoir un logement.

ITW – Vous croyez qu'il sera heureux s'il est dans les mêmes conditions que nous sommes actuellement ?

Homme 4 – Ben, s'il s'intéresse pas à toutes ces questions politiques, oui, il sera heureux.

Les trois sœurs (S1, S2, S3) [1ère partie]

CM – On peut être heureux sous une dictature ?

S1 – Oui, tout à fait !

CM – Ça vous paraît vivable ?

S1 – Oui.

S3 – Vous parlez de quoi ?

S1 – Une dictature, c'est très vivable après tout, si c'est une dictature intelligente...

CM – Si ce n'est pas une dictature intelligente ?

S1 – Elle se perd elle-même, alors ce n'est pas la peine de la dissuader.

ITW – Elles se sont perdues dans de curieuses conditions, quand même. Il a toujours fallu une petite guerre, non ?

S1 – Ou un désastre, oui ça !

ITW – Oui ! Mais un désastre dans lequel... auquel vous participez en tant que victime ?... Vous envisagez une dictature en acceptant l'idée d'en être victime ?

S1 – Bon, à l'heure actuelle, on n'est plus victime...

S3 – Elle n'envisage pas l'idée d'être une victime, c'est ça !

S1 – Sur le plan humain et uniquement humain, tous les régimes se valent après tout. Y a pas de régimes mieux ou moins bien...

CM – Y en a peut-être pas de mieux, mais il y en a de moins bien.

S3 – C'est une canalisation de la pensée...

S1 – Bon, le jour où toute la presse sera censurée, où le cinéma sera censuré, etc., etc., ça, ça devient une dictature.

CM – Bon et quand ce jour-là arrivera ?

S1 – Oh ! il va pas arriver, ça c'est sûr. Il serait déjà arriver.

CM – Vous êtes bizarre.

[voix off autre que celle de Y.M. : **Moi, j'ai dit bizarre ! Comme c'est bizarre !**]

S1 – Et les femmes n'ont pas le sens civiques, vous savez ! Et ne devraient pas en avoir, en tout cas.

CM – Elles ne devraient pas en avoir ?

S1 – Non !

CM – Pourquoi ?

S1 – Boh ! Ça ne les regarde pas... Les femmes qui font de la politique, les femmes qui votent, c'est ridicule.

CM – C'est une conception du XIX^e siècle.

S1 – Ben écoutez-les, enfin ! Ecoutez pourquoi elles sont pour untel et pas pour un autre.

Couple ouvrier

Ouvrière – Parce que vous savez, dans un atelier de femmes, si untel est beau, oui, mais c'est surtout ça, la femme regarde ça, mais c'est vrai, vous riez, mais c'est vrai !

ITW – Oui, mais elles ne sont pas très gâtées, vous n'êtes pas très gâtées, alors !

Ouvrière – C'est vrai ! La femme regarde pas uniquement la politique, savoir si telle ou telle personne est capable de bien diriger. La femme, elle a un... je sais pas, je peux pas vous dire, moi, c'est un petit peu la beauté de l'homme ou... quoique ce soit.

ITW – Vous pensez que de Gaulle a été élu pour sa beauté ?

Ouvrière – Oh, bien lui, c'est pas la même chose. Lui...

Son mari – Mais question politique d'une femme, pour créer un homme politique, pour mettre une femme à une Chambre ou une assemblée politique, moi je vois pas beaucoup, parce que je vous dis, beaucoup jurent sur la camaraderie, jurent sur les opinions de son mari parce qu'on n'est pas cachotier l'un à l'autre, vous savez ce que c'est, il y a quand même l'intimité, il y a bien des choses, et je dis que beaucoup, alors Madame untel est camarade avec Madame untel, Madame untel, « qu'est-ce que vous en pensez, dimanche De Gaulle ? », vous en pensez Torrez, vous en pensez le regretté Léon Blum, le regretté... Pierre Laval, peut-être le regretté. Et tout ça, ça fait trois opinions. Donc deux camarades, ça fait cinq camarades qui ont la même opinion. Ils vont voter. Ils prennent le bulletin. On met ça dans l'urne, sans aucune idée politique, sans aucun changement, sans savoir ce qu'il va se passer derrière.

ITW – Est-ce que vous aimeriez en savoir davantage ?

Ouvrière – Oui, je pense qu'il serait nécessaire que le peuple sache davantage, qu'on lui cache beaucoup moins de choses.

[retour aux trois soeurs]

ITW – Qu'est-ce que vous lisez dans les journaux ?

S1 – Qu'est-ce que je lis dans les journaux ? Ça dépend du journal.

S2 – Les aventures de Tintin.

CM – Qu'est-ce que vous lisez comme journaux ?

S1 – J'ai pas tellement de journaux fixes, enfin... je lis *France Soir* pour les potins, *L'Express* parce que je trouve qu'il est très bien fait et puis *Match*, *Jour de France*, voilà mes nobles lectures !

ITW – Et qu'est-ce que vous lisez dans ces journaux ? Vous lisez les potins dans *France Soir* et dans les autres journaux ?

CM – Soyons pas si généraux ! Cette semaine qu'est-ce qui vous a frappé dans les journaux que vous avez lus ?

S1 – Cette semaine, mais évidemment, c'est le procès de Salan²². C'était dans tous les journaux. Il n'y avait que ça. Enfin, il n'y avait rien d'autre.

CM – Vous vous sentiez concernés personnellement... par ce qui s'est passé ?

S1 – Non, non !

CM – Pas du tout ?

Palais de Justice

CM – Est-ce que vous vous intéressez au grand évènement qui se passent dans ces murs ?

Homme 1 – Oui, comme tout le monde.

CM – Qu'est-ce que vous en pensez ?

Homme 1 – J'en pense que puisqu'on a condamné à mort nos généraux, on devrait les exécuter, mais on devrait aussi exécuter les Algériens qui ont tué nos compatriotes.

CM – Il faudrait exécuter tout le monde en somme...

Homme 1 – Ou alors personne. Si on en amnistie un, il faut amnistier tout le monde.

CM – C'est une position extrême.... Vous, Monsieur, qu'est-ce que vous en pensez ?

Homme 2 – Moi, je suis venu ici pour sympathiser avec le type qui est dans le box. J'étais parachutiste pendant 8 ans. Alors, on a assez assassiné de gens en Algérie.

CM – Oui.

Homme 2 – De l'autre bord, par le FLN.

CM – Oui.

Homme 2 – Alors aujourd'hui, c'est notre place d'être un peu tous dans la douleur avec lui. D'ailleurs, Ponce Pilate est parti en Auvergne.

CM – Vous ne pensez pas qu'on peut mettre une fin à tout ça ?

Homme 2 – Y avait une fin. Puisque tout à l'heure, j'ai entendu que vous parliez du fascisme. Mais je pense que les gardes et autre chose, ce n'était pas des fascistes.

CM – Oui.

Homme 2 – C'est peut-être des communistes, mais ils sont nationaux !

Gendarme – Vous ici, pas d'atroupement ici ! Alors laissez tomber... Circulez ! Circulez !

[sortie du procès, après la sentence]

[cours de danse dans une cave parisienne]

Champion du monde de twist en plein record (CT)²³

CM – Et au début de l'expérience, vous pensiez à autre chose ? À des amis ? À des choses ? Enfin, vous aviez des idées qui se baladaient ?

CT – Euh ! Y avait deux choses qui me préoccupaient. C'était de pouvoir démontrer aux gens, malgré qu'on m'ait fermé, au départ, toutes les portes, en disant que ce n'était pas bon ce que je faisais parce que je n'avais pas de nom. De démontrer, donc, que la danse, que l'expression de la danse que je voulais donner était valable, et en plus, comme c'était des étrangers qui avaient le titre, de pouvoir apporter modestement un petit titre à la France.

CM – Donc, c'est par individualisme et patriotisme...

CT – Egalement.

CM – ... que vous êtes parti au départ ! Mais vous ne pensiez pas qu'à la performance, toute de même, pendant toutes ces heures ? Il vous arrivait de penser à autre chose ?

²² Procès de Raoul Salan, l'un des 4 généraux organisateurs du putsch d'Alger le 22 avril 1961, passé ensuite dans la clandestinité et devenu responsable de l'OAS, condamné finalement à la prison à vie par le Haut Tribunal militaire.

²³ Interview publiée dans *Parler...*, n° 17, p. 26.

CT – Non, pour moi, vous voyez, je me suis axé, pour l’instant... On ne peut pas se partager sur beaucoup d’opinions, alors je me suis axé uniquement sur le twist. Comme un savant se penche sur un microbe, moi, je me suis pensé sur le microbe du twist.

CM – Qu’est-ce que c’est la danse pour vous ?

CT – La danse...

CM – Comment vous expliqueriez ce que c’est, comme besoin humain, disons ?

CT – La danse, pour moi, c’est un remplacement à un sentiment refoulé.

CM – Oui.

CT – C’est un sentiment d’amitié, admettons, qu’il soit familiale ou d’autre ordre de grandeur. Et on réussit, tôt ou tard, à trouver dans cette musique une transformation de l’être, c’est-à-dire, il y arrive un stade où on ne se sent même plus, comme hier soir, je suis complètement en l’air, je ne vois plus rien. Je danse, je danse, je ne sais même plus où j’en suis et je traduis la musique.

CM – On sent...

CT – Non, on ne pense plus à rien...

CM – On ne pense plus à rien...

CT – ... On sent comme un apaisement du corps, complet. Et on... ça décharge toute la nervosité que l’on peut avoir. Ça remplace une femme.

[cave parisienne, des gens dansent le twist (cf. EP Michel Legrand, « Images de Paris », dans *Le joli mai*)]

[Gare vide : une pancarte sur laquelle est écrit « Banlieue électrique – Service interrompu, faute de courant »]

Cheminots (CH)

CH1 - Moi, je gagne 46'000 Fr. par mois. J’ai 8'000 Fr. de chambre à payer par mois. Qu’est-ce que vous voulez que je foute avec ça, hein ? 8'000 Fr. de chambre à payer tous les mois. Je gagne 46'000 Fr. par mois. Hein ! Si tout le monde, si tout le monde y faisait grève d’un coup, eh ben, ça durerait pas longtemps parce que le gouvernement serait obliger d’accoucher.

CM – Je peux vous demander combien vous gagnez ?

CH2 – Ben oui ! Je passe à la paie avec, tout compris, avec les primes, sans primes ni rien, 42'000 Fr.

CM – Évidemment.

CH3 – Je fais une deuxième journée.

CM – Vous faites une deuxième là ?

CH3 – Bien sûr !

CM – On peut vous interviewer ?

CH3 – Ah oui !

CM – Ça vous fait combien d’heures de travail ?

CH3 – Ben, je fais 7 heures ici et 8 heures à un autre travail.

CH4 – Monsieur, les cheminots, ils sont lésés.

CM – Oui !

CH4 – Hein ! Des salaires de famine... Oui ! J’arrive !

CM – Vous avez eu votre grève. Vous n’avez pas eu entièrement satisfaction ?

CH4 – Ah non ! Aucunement.

CM – Vous allez remettre ça ?

CH4 – Quand il le faudra. Tout de suite. On est prêt à mettre sac à terre.

CM – Aujourd’hui, c’est la grève de l’électricité. Maintenant, vous êtes solidaires avec les personnes qui font grève.

CH4 – Ben évidemment !

CM – Comment vous voyez l’avenir ?

CH4 – Oh ! Oh ! Pas joli ! Pas joli ! Parce que, vous savez... Moi, je me demande comment ça va se terminer... Parce qu'avec les guignols qu'on a là-haut, hein ! faites-moi confiance !... Ben oui, je m'en vais. Je m'excuse, j'ai un train !

Homme 1 – Moi, j'ai pas d'opinion, moi !

CM – Sérieux ?

Homme 1 – Non, absolument rien.

CM – Ça vous est venu avec l'âge, avec la sagesse ?

Homme 1 – Non ! Avec xxx, je crois, oui, plutôt !

CM – Quand vous aviez 20 ans, vous aviez des opinions ?

Homme 1 – Oui !... Je ne sais pas. Je ne saurais pas quoi vous dire, parce que vous savez... On n'a pas le droit de dire ce qu'on pense.

CM – Vous avez l'air un peu dégoûté de ce qui se passe.

Homme 1 – Si je suis dégoûté ! Hein ! Hein ! Ah ! mon pauvre ami !

CM – Ah ben, c'est une opinion.

Homme 1 – C'est une opinion. Oui ! Vous pouvez dire que je suis dégoûté, si vous voulez le savoir et je suis pas le seul, certainement pas... parce que moi, j'ai tiré 4 ans de maquis, et pour voir ce que je vois, hein, mon pote...

Homme dans un parc public

ITW – Alors le mois de mai, pour nous, en France, ça ne s'est pas traduit par un certain nombre d'évènements ?

Homme – Non. Ça ne s'est pas avantagé toujours.

ITW – Ça ne s'est pas avantagé, mais est-ce qu'il y a eu des évènements ? Qu'est-ce qu'on en retient ?

Homme – Je m'en souviens pas, moi. Je peux pas imaginer tout ce qui s'est passé au mois de mai.

ITW – C'est ça qui est intéressant. Ce dont on se souvient, maintenant.

Homme – En faits principaux, moi, je m'en souviens de rien. Je vous dis ce qui frappe l'opinion... Oh pis alors les grèves, les grèves tournantes et le malaise social.

ITW – Alors ça, est-ce que pour vous c'est un point positif ou un point négatif ?

Homme – À quel sens, un point négatif ?

ITW – Est-ce que vous considérez que c'est une bonne chose ou une mauvaise chose ?

Homme – Ben, c'est toujours pareil, c'est toujours la faiblesse du gouvernement, à mon avis, qui est la cause de tout ça. Y a pas de doute. Parce que c'est inadmissible qu'il y ait des grèves... Qui est-ce qui en supporte les conséquences, des grèves ? C'est l'ouvrier.

Homme au manteau long

Homme – Bien sûr, on dit le gars. Mais regarder mes mains, regardez mon pouce, regardez un petit peu comme je suis arrangé. J'ai 60 ans. Je suis encore obligé de travailler et puis la retraite, elle est pas encore pour demain. Alors, devant tous ces trucs là, le gars, il se met en colère et puis y dit « je fais grève, j'ai que ce moyen là ! » Il a que ce moyen là, le gars, de faire la grève. Il peut pas aller se battre avec le patron. Non ! Il dit « on veut pas me donner que quoi manger, je demande que de quoi manger, de quoi pas être comme ça (mimique), que mes gosses soient... ». Regardez mes godasses, elles sont même pas... Bon ! Ben ! Alors là, on peut qu'approuver ces gens qui se disent... Par exemple, moi j'estime que ces gens, là, en ce moment, ils font la grève, mais ils font la grève pour moi aussi.

Homme dans la gare

Homme – Et toute à l’heure, vous posiez la question, même celui qui utilise le chemin de fer, ou le métro, ou voire l’EDF, comprend très bien la situation et n’a pas de raison d’en vouloir à un employé.

CM – C’est ça. Vous pensez qu’il y a une solidarité, finalement...

Homme – C’est normal.

CM – ... sur les revendications pour tout le monde.

Homme – Oui. C’est exact.

CM – Et à part ce problème spécial des revendications des salaires et des grèves, est-ce qu’il y a autre chose qui vous ait frappé, pendant le mois de mai, comme évènement important ?

Homme – Ben, l’évènement important, en dehors des questions sociales, c’est tout de même la température, si on peut dire, le temps du mois de mai, parce que...

CM – Oui, qui était un peu particulier.

Homme – ... qui était particulier.

CM – Et à part ça ?

Homme – Naturellement, il y a d’autres évènements que... il est préférable de se taire.

CM – Hein, il est préférable de se taire.

Homme – Oui !

CM – Ça vous paraît pas inquiétant ? Enfin, autrefois, les Français aimaient bien parler des évènements politiques, c’était même leur principal sujet de conversation. Maintenant, quand on leur en parle, ils disent « Oh ! il vaut mieux se taire ! » C’est un changement ?

Homme – Ben !... Non, ben vous savez, remarquez qu’on pense tous pareil, vous savez.

Homme au chapeau dans la rue

Homme – Je ne pense pas. Je ne pense pas.

ITW – Vous ne pensez pas ?

Homme – C’est la suprême sagesse.

ITW – Et comment faites-vous ?

Homme – Ah ! Ben ! Vous connaissez, comme les bouddhistes, je fais le vide en moi.

ITW – La doctrine de Confucius. Ne rien voir, ne rien dire, ne rien entendre.

Homme – C’est ça. Parfaitement.

ITW – Et vous y arrivez vraiment ?

Homme – Y a un peu trop de bruit quand même.

Femme de gauche dans la rue (F1)

Femme – Non, je veux pas parler à votre radio. Votre radio, c’est une radio de prostituées.

ITW – Attendez...

Femme – Elle est prostituée au gouvernement, la radio.

ITW – C’est pas la même chose.

Femme – C’est pas la radio du gouvernement, non, sans blague. Tas de valets, là, à la télévision, la radio-diffusion française.

ITW – Nous ne sommes absolument pas salariés de la télévision...

Homme 1 – Il fait son métier, vous allez pas faire ...

Femme – Son métier, ça me fait rire. Eh bien justement, si j’ai l’occasion de dire ce que je pense... Moi, je vous dis que les Français sont des inconscients et que nous allons à une autre guerre.

Homme 2 – Ben, elle a qu’à aller en Russie. Elle verra bien.

Femme – Oui, ben si j’avais su, si je connaissais la langue, j’irai en Russie. Si j’avais 20 ans de moins, j’irai en Russie.

Homme 2 – Eh bien vous reviendrez bien vite, changée.

Femme – Oui ! Oh ! Oui ! Oh !

Homme 2 – Ben évidemment.

Femme – Oui, vous en faites pas... Vous y êtes allé ? Y a pas besoin d'aller dans un pays pour le connaître, vous savez.

Homme 2 – Ben si, je suis allé aux Etats-Unis.

Femme – Oui, vous êtes allés aux Etats-Unis...

Homme 3 – C'est l'opposé.

Femme – C'est l'opposé. Eh dites donc, qu'il en finisse avec ses analphabètes et ses chômeurs le Ken'dy, là-bas !

Homme 2 – Ben en Russie, c'est pas pareil ? Vous y êtes allé en Russie ?

Femme – Non, j'y suis pas allée en Russie. J'ai pas besoin d'aller en Russie pour savoir ce qui s'y passe.

Hommes dans la rue

CM – Et vous, Monsieur, à votre avis quel est l'évènement le plus important du mois de mai ?

Homme 1 – Et ben, mon Dieu, moi c'est les pommes de terre qui ont atteint 220.- Fr. Je trouve que c'est un résultat absolument remarquable. Il y a aussi eu un évènement sensationnel. Il y a eu le fait que la radio a annoncé à grand renfort de discours, « dytirantribes » disons, que aucun vieux ne toucherait plus maintenant moins de 11'000.- Fr. par mois. C'est quelque chose qui est absolument réjouissant, pas. Vous pensez que tous ces vieux vont se mettre à faire des noces épouvantables avec leurs 11'000.- Fr. par mois. Et on a même été jusqu'à annoncer, comme une victoire, n'est-ce pas, et vous voyez ainsi la grandeur de la France, que dans 3 ans, il n'y en aurait plus qui auraient moins de 15'000.- Fr. par mois. Ben, je trouve ça absolument sensationnel. Et pour moi, comme pour d'autres, le reste n'est que péripétie à côté de cette grande victoire remportée par les vieux.

Homme 2 – Oui, ce qui me déplaît, c'est justement, vous parlez d'évènements d'aujourd'hui, quand je vois un révérend père Pascal, moi qui est été élevé à peu près aussi chrétiennement comme lui, certainement, lorsque je vois un révérend père Pascal dire dans un tribunal « Ben, je ne comprends pas les jugements », vous voyez, je n'ai pas peur de dire ce que je pense, moi, je comprends pas qu'un révérend père Pascal, représentant le Christ, puisqu'il y croit, et moi, je suis profondément athée, c'est évident, mais je respecte le bon chrétien, je ne comprends pas cet homme là, c'est lui que je ne comprends pas. Oui ! Oui ! je trouve que la justice n'est pas assez sévère pour les méchantes gens et qu'elle est bien trop indulgente pour des gens qui ne méritent pas. C'est tout ce que j'ai à vous dire si vous voulez me poser d'autres questions...

CM – Je vous remercie. Merci...

Homme 2 – Mais non, je vous en prie.

Femme 1 – Il n'y a qu'une seule justice, Monsieur, c'est quand on est... mort !

Homme 2 – C'est bon, Madame...

CM – Et là, qu'est-ce que vous attendez des mois qui viennent ?

Homme 3 – Ben on espère toujours un petite amélioration, surtout les conditions de travail. Il me semble que ça serait, hein... celui qui peine, qui hein... Pas de revoir tous ces grèves, là, hein... Si on pouvait... « Gouverner, c'est prévoir », on dit toujours... Si, si on pouvait éviter tous ces machins là, discuter, quoi !...

CM – Vous avez l'impression qu'on prévoit pas tellement en somme ?

Deux ingénieurs-conseils (IG)²⁴

IG1 – L’avenir ordinairement pour les gens, c’est un peu comme la ligne d’horizon, vous savez, c’est... on rejoint jamais. Toute façon, faut 30 ans pour l’atteindre et puis au bout de 30 ans, il faut encore 30 ans. C’est, c’est...

IG2 – C’est ce que je viens de dire.

IG1 – C’est nos enfants... Alors, en réalité, il se passe quelque chose d’extraordinaire, l’avenir est en avance sur nous. On est en retard. On est en retard sur l’heure actuelle. Nos rêves sont trop courts pour ce qui existe déjà. Y a de grosses révolutions qui se préparent par les faits, si vous voulez. Alors qu’on est en train de rêver de loisirs, qu’on est en train de rêver de, je sais pas moi, d’un tas de choses, en réalité, la réalité est déjà au-delà de nos rêves, si vous voulez. Ce que je trouve dramatique, c’est que l’univers s’en rend pas compte. On s’en rend pas compte... Vous avez l’air étonné, ben !...

ITW – Oui, parce que vous parlez justement de ce qu’on pourrait faire au sujet des loisirs, au sujet des améliorations...

IG2 – Oui, mais voilà, justement.

ITW – ... Ça me paraît être de l’avenir, mais pas du tout xxx.

IG2 – Oui, mais voilà justement, le drame, c’est qu’à partir du moment où on pense en ces termes là, on revient très exactement à une organisation des loisirs. C’est à dire que les vieux modèles, dans lesquels d’ailleurs les ingénieurs-conseils ont réussi à partir de 36 à cause même de la nécessité de penser en termes rationnels, les vieux modèles subsistent, continuent à s’imposer alors qu’il s’agit plus du tout de ça, enfin. Les loisirs, c’est par définition le non-travail, hein ! On va penser le non-travail en terme de travail.

ITW – Je vois ça beaucoup plus simplement. Il me semble que petit à petit on arrivera par le machinisme, par l’automation ou l’automatisation, comme vous voudrez, je ne jouerai pas sur les termes, on arrivera à faire que la semaine de 40 h passera à 30 h ou à 25 h, et à ce moment là, automatiquement le travailleur aura plus d’heures à ne pas travailler.

IG2 – Oui, mais c’est un problème grave.

IG1 – Vous êtes un exemple des freins qui existent contre les loisirs en disant « petit à petit, on arrivera à 30 h ». Vous savez qu’actuellement on pourrait déjà arriver à, on pourrait déjà, demain, on pourrait instaurer la semaine de 30 h. Il n’y a que des obstacles moraux.

IG2 – Dans beaucoup d’industries, on a dépassé les structures de lutte contre la rareté, tout ce qui caractérisait le XVIII^e et le XIX^e siècles, c’est-à-dire le fait que si on travaillait pas, on crevait, quoi, hein ! On a beaucoup, on a beaucoup... on a tout à fait dépassé, dans beaucoup d’industries, mais on fait comme si on ne l’avait pas dépassées. C’est très important de savoir qu’en fait, effectivement beaucoup d’industries pourraient travailler 30 h par semaine, par exemple, mais ne le font pas.

ITW – Bon, les freins en question dont vous parliez, je crois tout simplement c’est que le patron n’a pas intérêt...

IG2 – Ça y est ! C’est pas le patron.

IG1 – Mais non, mais non !

IG2 – C’est pas le patron.

IG1 – Non, non, non ! Absolument pas. C’est les gens, les Français moyens, vous comme moi. Là, vous voyez comme vous êtes réticents vous-mêmes. Vous ne me prenez pas tout à fait au sérieux.

ITW – Je ne suis pas réticent du tout. Je souhaite qu’on travaille le moins possible et qu’on se repose le plus possible.

IG1 – C’est un souhait. Tout le monde en est là. Tout le monde en est là.

ITW – Que faudrait-il faire pour que ce souhait se réalise ?

²⁴ Interview publiée dans *Artsept*, n°2 (1963), p. 88-89, remaniée et quelque peu retouchée.

IG1 – Que faudrait-il faire ? Voyez, ce conditionnel, déjà.
ITW – Alors que faut-il faire ?
IG1 – Ça me choque.
CM – Qu’est-ce qu’on fait... vraiment ?
IG1 – Non ! Comment se fait-il qu’on ne le fasse pas ?
ITW – Bon... Et ça !
IG2 – Ecoutez, c’est quand même une chose...
IG1 – Votre « bon et ça ! », ça signifie que vous n’y croyez pas.
ITW – Si, si, si !...
IG1 – Mais c’est vrai.
ITW – Je l’imagine.
IG1 – C’est vrai, mon petit père, parce que...
ITW – Je l’imagine.
IG1²⁵ – +... Regardez par la fenêtre, regardez les gens qui travaillent, ce qu’on appelle les gens qui travaillent. Il y a très peu d’ouvriers. La plupart des gens, que font-ils ? [Godard et Karina passent en voiture]. Ce sont des gens qui font des additions, des soustractions, des statistiques etc., ce sont des improductifs, enfin des commerçants. Les ¾ des gens qui prennent le métro, ce sont des gens qui ne travaillent pas de leurs mains, qui travaillent, qui tripotent l’information. Eh bien ! Actuellement, déjà, hein...
ITW – Des machines vont traiter l’information.
IG1 – ... ils existent des machines, des machines...
IG2 – Elles sont tellement mal utilisées que c’est comme si elles n’existaient pas. Seulement elles existent. C’est-à-dire que, de plus en plus, quand même, des gens se disent, mais si on pouvait les utiliser mieux. Et à chaque fois qu’un pas est fait, c’est effectivement une structure qui croule. C’est une inutilité qui se manifeste.
ITW – Alors, si je comprends, d’ici très peu de temps...
IG2 – Ah oui ! Je crois, ça je crois, vraiment...
ITW – ... grâce à ces machines, tous les improductifs en question vont se retrouver sans travail ?
IG2 – Non ! Vont se trouver sans prestige. C’est très différent. Parce que...
ITW – Attendez ! Sans prestige ou sans travail ?
IG2 – Alors, tout problème déstructuré [?] ou bien on leur inventera du travail, mais de toute manière, ils auront perdu le prestige, parce que jusqu’ici ils pouvaient croire à ce qu’ils faisaient, mais ils peuvent plus croire à ce qu’ils font à partir du moment où des machines le font mieux qu’eux.+
ITW – Mais il y a déjà eu une surprise pour l’abonné du gaz ou de l’électricité, c’est d’avoir ces petites fiches perforées. Il a eu l’impression qu’on le volait, qu’on le trompait, qu’il avait plus moyen de vérifier. Il vérifiait pas, du reste, avant...
IG2 – Oui, oui !
ITW – ... Est-ce que par la suite, on va pas être appeler, si ces machines prennent de plus en plus d’importance, à ne plus rien comprendre ?
IG2 – Alors vous posez un autre problème qui est... qu’il est possible que le monde futur se divise en deux clans terriblement contrastés qui sont les initiés et les non-initiés. C’est évidemment un problème.
ITW – À votre avis, est-ce que tout cela n’est pas lié au politique et à l’économique ?
IG2 – C’est pas lié parce que nous sommes encore dans les structures très caractéristiques d’économie de pauvreté, d’économie de rareté, d’économie dans laquelle...
ITW – Comment en sortira-t-on de ces structures ?

²⁵ Passage entre + .+ est publié dans *Miroir du cinéma*, n° 4 (1963), p. 15, mais encadré par d’autres sujets et quelque peu modifié.

IG2 – Ben, je crois que ça, comme... ça cassera tôt ou tard. Bien sûr nous avons un frein énorme qui est le Tiers Monde, hein ! Il est évident que, il est inimaginable à l'heure actuelle de penser à s'acheter un troisième, un quatrième réfrigérateur si nous savons que toute une population est en train de crever de faim. Bon ! Nous savons aussi que les moyens biochimiques nous permettent, si on voulait, de nourrir toute la population du globe sans tellement de difficultés. Donc, c'est pas un problème technique. C'est bien un problème de conscience. Si vous voulez, la technique, maintenant, permet à l'homme d'être libre. Pourquoi ne veut-il pas être libre ? Alors ça je peux pas vous répondre. J'en sais rien à vrai dire.

Étudiant africain du Dahomey (EA) ²⁶

CM – Est-ce que dans la liberté et l'indépendance, en tout cas, il n'y a pas la tentation de l'Occident, c'est-à-dire l'oubli des valeurs africaines au profit de valeurs européennes liées à la civilisation technique ?

EA – Justement, et puis il y a beaucoup d'Européens et beaucoup de professeurs qui s'appuient sur ce fait, en disant que, quand au contact des Africains et des Européens, il s'est... Les Africains ont vu certaines choses qui concrétisent la valeur et le bonheur des Européens. Alors, ils recherchent cela. Par exemple, les frigidaires. Le frigidaire c'est le signe de civilisation. La machine à laver. Des choses comme ça.

[scènes dans une foire aux rayons électroménager, où visiteurs et vendeurs discutent, et qui entrecoupera tout le début de l'interview]

Alors, il y a des professeurs qui disent : « Mais justement, puisque vos nationaux, ils ont vu qu'il y a des machines, qu'ils existent des machines, eh ben, ils aspirent à avoir ces machines ». Mais je dis, y a... mais je suis sûr qu'y a, en gros, il n'y a même pas 5% qui ont vu ces machines et qui aspirent à les avoir réellement.

[suite de la scène dans la foire, avec interview au sujet d'un bout de tube offert aux visiteurs]

CM – Est-ce que je peux vous demander maintenant, ce que vous allez faire de ce bout de tube ?

Visiteur 1 – Je vais le garder en souvenir de la foire de Paris.

V2 – Non, je voudrais en faire une sarbacane pour mon fils.

V3 – Je vais le donner à mon père.

V4 – Oh rien ! **CM** – Vous en savez rien ? **V4** – Non, rien du tout !

V5 – Ah ! Oh ça ! C'est pour euh ! Comment je veux dire ? Moi ?... C'est pour l'eau.

V6 – C'est pour envoyer... Moi j'ai surtout choisi les petits bouchons, c'est pour faire des colliers pour les petits nègres à Madagascar.

CM – Et qu'est-ce qu'ils vont faire avec ça, à votre avis ?

V7 – Des choses qui me jailliront dans la cervelle.

V8 – C'est parce que je suis bricoleur [?], et j'ai deux bouts de tube à rajouter, deux bouts de caoutchouc à rajouter, alors je m'en vais en couper, avec mes deux bouts de caoutchouc de côté, ça me fera une longueur de tuyau.

CM – Je vois que vous avez pris beaucoup de choses ? Vous avez pris aussi un élément de bec de gaz ?

V8 – Oui ! Ça fera, avec un galon en haut et un galon en bas, ça fera un abat-jour.]

²⁶ Interview publiée dans *Artsept*, n°2 (1963), p. 89-91, remaniée et quelque peu retouchée, sans les « interludes ».

[suite de l'interview de l'étudiant africain]²⁷

CM – Qu'est-ce que vous pensez des Français ?

EA – Des Français ? Au début, quand j'étais assez, très jeune, tout petit, ma grand-mère m'avait toujours dit « Méfie-toi des Français ! » Elle avait du me dire « Méfie-toi des Français » parce qu'elle en a subi pas mal de vexations, d'espèces de choses qui sont en rapport avec la colonisation. Ben, fait qu'elle a dit « Méfie-toi des Français ! » Et quand mon père a décidé de m'envoyer en France, elle a dit « Ah non ! Pas question ! », elle s'y est toujours opposée. Elle ne voulait pas que j'aille en France. Ça se comprend parce qu'elle avait fait notre éducation et puis...

CM – À quel âge vous êtes venu en France ?

EA – Euh ! 13 ans, 14 ans, comme ça.

CM – Quelle était votre première impression ?

EA – La première chose, pour vous dire... Franchement, quand je vois un Français, quand j'ai vu un Français, quand je suis venu en France, ben, j'ai dit « Ah ! ce sont ceux qui nous ont vaincus ! » La première chose, j'ai dit « Ah ! donc, ce sont ceux-là qui nous ont vaincus ! » Voilà !... La première chose...

CM – La seconde chose ?

EA – La seconde chose ?... Nous pouvons les vaincre à notre tour... Moi, d'abord, je croyais que quand on parlait de France, c'est tous les Blancs étaient français, que tous les blancs étaient français. *Je savais qu'il y avait des Américains, on les appelait des Yankees, d'ailleurs. Puis, il y avait les « Djermans », c'est-à-dire les Germains, c'étaient les Allemands, puisqu'ils étaient à côté, puis les Anglais.* Puis, à part ça, il y a plus rien. Y a plus rien du tout. D'ailleurs, on nous a bien mis ça dans l'idée, qu'il y avait que ça et puis c'était... c'était les plus forts et puis les plus civilisés. Bon... Alors je suis en France. J'ai vu Paris, au début. Paris je l'ai vu de nuit, avec les lumières et tout ça. J'ai trouvé que c'était beau. Mais j'ai regardé assez curieusement les Français. C'est les Blancs que je rencontrai qui étaient très ordinaires et qui n'étaient pas du tout comme ceux que j'avais vus et que j'avais rencontrés en Afrique. Pas du tout la même chose. Ils étaient assez simples.

ITW – Ils étaient comment ceux que vous aviez vus en Afrique ?

EA – C'était... On les touchait pas. On les voyait pas. C'était des gens... Ils étaient éloignés. Je voyais toujours le Blanc, que c'était le gouverneur pour moi. Il venait. Quand il venait, que vous le vouliez ou que vous le vouliez pas, il fallait vous mettre en rang et aller défiler là-bas pour qu'il passe au son de la musique, clairon, etc. Et puis, il passe et il accroche quelques je sais pas pourquoi, aux vieux, qui ont été très sages ou je sais pas, quelque chose comme ça. Ici, je trouvais simple, mais je me méfiais. Je me suis toujours méfié.²⁸ Alors... Et puis, on m'avais... mon oncle, qui est très chrétien, m'ont débarqué chez des frères. Bon ! Alors, j'avais, en Afrique, les curés, les prêtres, eh ben ! je les savais comme ça [il serre les doigts], parce que j'avais été en présence de beaucoup de faits. Par exemple, il y avait des camarades, qui allaient à la mission, apprenaient le catéchisme et qui, c'est pas spécialement pour apprendre le catéchisme, ils allaient pour s'instruire, pour apprendre à lire et à écrire, et on leur faisait le catéchisme. Et ils y passent. Y a rien à faire. Mais quand ils assistent à nos cérémonies traditionnelles et qu'ils aillent en confession, et qu'ils avouent qu'ils ont assisté, parce qu'on a défendu... Aller nos choses, c'est le diable. Alors le diable, c'est l'enfer. Alors ceux qui sont convertis, pour moi, en tout cas, ils se sont convertis parce qu'on leur dit ou bien vous irez brûler éternellement ou bien vous irez au ciel, peinard, etc. Pour moi, en tout cas, c'est comme ça. C'est pourquoi, justement, je vous avais dit que si c'est pour aller au ciel peinard ou bien aller en enfer, en reniant ce que mes ancêtres ont cru, donc si mes ancêtres ont cru ceci, ils sont donc partis en enfer, s'ils ont cru cela. Puisque on me dit maintenant « si tu

²⁷ Début de l'interview publiée dans *L'Express*, n° 617, p. 21. Entre *.* , passages non publiés.

²⁸ Fin de l'interview publiée dans *L'Express*, n° 617, p. 21.

crois cela, tu iras en enfer ». Alors mes ancêtres, donc, ils sont partis en enfer. Alors, c'est pourquoi je dis « je préfère aller en enfer avec mes ancêtres que d'aller au ciel avec je sais pas qui, moi ! » C'est ça. C'est pour ça, je dis je préfère cet enfer là. Ben, justement, les prêtres, ils...

ITW – Alors vous êtes arrivé chez les frères ici ?

EA – Oui, je suis arrivé chez les frères. Mais ils m'ont donné toute une autre impression que ceux qui étaient en Afrique, qui, quand vous assistez à vos cérémonies, vous avouez à la confession que vous êtes partis en choses, assistez aux cérémonies, ou bien vous avez assisté à une danse de revenants, ils vous bottaient carrément et bien comme il faut avec des espèces de pain battoir [?], bien comme il faut. Alors, les frères, ils m'ont donné une toute autre impression, bien sympathique et j'étais très bien chez eux. Je me suis disputé une seule fois là-bas. C'est au sujet de notre histoire, quand on est arrivé à un endroit où ils disaient que les Français sont arrivés au Dahomey et qu'ils ont vaincus et écrasé Béhanzin²⁹ qui est une armée d'un roitelet sanguinaire et tout ça. Alors ça, ça m'a... j'ai été... j'ai déchiré le livre...

CM – xxx

EA – Oui. Ce jour là, j'ai déchiré le livre et j'ai gueulé. Je suis sorti. Alors, ils ont dit non, que l'histoire, c'était fait comme ça, alors on l'apprend. J'ai dit « Ah bon ! » J'étais furieux. J'ai dit « N'importe comment, un de ces jours, nous aurons... nous nous libérerons et puis vous verrez ! Vous avez des avions. Ben, nous ferons notre avions aussi et puis vous verrez, le jour où vous verrez un avion dans le ciel avec une espèce de croix comme ça [geste], c'est que... » Mais c'était un peu de jeunesse. Mais vraiment, ça c'était opposé à ce que ma grand-mère nous avait appris sur notre histoire, qui nous avait dit comment nos ancêtres s'étaient défendus et que c'était pas du jour au lendemain que les Français ils ont conquis le Dahomey, pas du tout ! Ils ont pas conquis facilement. Ça avait été très difficile. Et j'aimais beaucoup notre histoire et voilà maintenant qu'on me dit ça... C'est la seule fois où je me suis mis en colère. Bon, et puis en ce moment là, c'était... on m'avait envoyé au Massif Central et au Massif Central, vraiment, c'était des gens, ils avaient presque jamais vu de Noirs. Alors là, on avait dit « Ouh ! Voyez le négro ! » ou quelque chose comme ça. Alors, des fois, quand on nous disait ça, on se fâchait. Alors, on était très susceptible. Et puis, coups de poing. En fin de compte, avec les camarades, on est resté trois ans, mais après ils nous montraient plus du doigt.

CM – Ils ont pris l'habitude.

EA – Oui, ils ont pris l'habitude. Alors, y avait un chef...

ITW – Et vous, est-ce que vous avez pris l'habitude ?

EA – De ?

ITW – De voir des Blancs, que vous aviez pas vus tellement avant.

EA – Si, si ! Je les voyais avant, mais c'était pas intégré. Je me suis pas intégré. Je me suis pas plus intégré qu'avant. Non ! Mais, il y avait un camarade chinois, justement, qui avait dit « Ah ! Enfin un visage civilisé ! » Enfin un visage civilisé parce que maintenant, il me montrait plus... Bon, c'est l'idée que j'avais eu du Blanc...

CM – Vous avez des amis blancs ensuite ?

EA – Oui ! J'en ai eu quelques uns qui m'ont invité chez eux, beaucoup par sympathie, peut-être pour me montrer qu'ils ne sont pas racistes et qu'ils n'avaient pas de préjugés. Mais...

CM – Mais indépendamment de ces bons sentiments, vous avez eu des vraies relations d'amitié avec des Blancs ?

EA – Non !

²⁹ Kondo, dit Béhanzin (1844-1906), était le 11^e roi du Dahomey (actuel Bénin), du 6 janvier 1890 au 15 janvier 1894, date de sa reddition face aux troupes françaises commandées par le général Alfred Dodds. Il est alors déporté avec sa famille et une partie de sa cour en Martinique, qu'il quitte en 1906, pour finalement mourir d'une pneumonie à Blida, en Algérie.

Lydia, jeune femme (JF)³⁰

CM – Le rapport avec les autres, ça demande une part de déguisement, de maquillage, de camouflage !

JF – Ah non ! C'est pas des choses rajoutées. C'est pas une chose rajoutée comme on a vu ce matin le perroquet, par exemple. Non, c'est vraiment, ça correspond au contraire à une des facettes qu'on a en soi, non ? qu'on ne peut pas toujours réaliser dans la vie courante. Alors le déguisement le permet. C'est vraiment une accentuation, au contraire, de soi-même, non ? Moi, je sais pas, j'aime beaucoup les choses merveilleuses, donc je mets des grandes robes de chambre, des choses comme ça, des chapeaux incroyables, hein, comme ça, parce que.. Pis, ça correspond aussi à la cérémonie, je sais pas, quelque chose de... La cérémonie, ça j'aime beaucoup. La cérémonie...

ITW – Quels sont les lieux de cérémonies ?

CM – Quels sont les moments de cérémonies ?

JF – Pour moi, les moments de cérémonies, eh bien ! c'est... Quand, par exemple, on se prépare, quand il faut... je me prépare exprès pour une chose. Par exemple, je sais pas, on doit aller au restaurant. J'aime beaucoup préparer ces choses là. Je vais dans un restaurant très précis, où je sais que je mangerai une chose très précise et qui m'enthousiasme, alors je dois m'habiller avant, me préparer, me maquiller. Tu vois, ça fait partie de la cérémonie, non ? C'est une chose bien enfermée sur elle-même. Ça devient un moment vraiment enfermé, comme ça, dans le temps, où tout va être beau, où je m'imagine, en principe, que tout va être beau. Des fois ça rate, malheureusement. Mais enfin, comme ça, une espèce d'excitation, non ? On se prépare pour faire quelque chose. Donc c'est une cérémonie, quand on se prépare pour faire une chose donnée, non ?

ITW – Oui.

JF – Au fond, j'aime tout ce qui échappe, tout ce qui peut me faire échapper de la réalité, au fond, de la réalité, enfin, de tous les jours, de la routine, plutôt. Par exemple, moi, je sais que, je sens, comme ça, que ça devient une chose routinière, j'ai l'impression que... Par exemple, quand on a été avec une personne et qu'il n'y a plus... Le contraire de la routine, c'est les élans, c'est l'enthousiasme, non ? Et quand on a été avec une personne comme ça, où l'enthousiasme baisse un peu, on commence à dire des mots qui sont vraiment des mots morts, qui commencent alors à vous tomber vraiment dessus comme de la cendre qui vous enterre, qui... oui, qui vous enterre. Alors, là, il faut vraiment réagir, secouer tout ça. Alors, il faut se replonger en soi-même et recréer, réinventer presque tout...

ITW – Oui.

JF – ... pour échapper, justement, à toutes ces choses mortes qui petit à petit vous tombent dessus, justement, comme ça. Évidemment, c'est très difficile. On n'y arrive pas toujours. Des fois, les choses meurent quand même...

ITW – Oui.

JF – On n'est pas toujours capable.

CM – Et les bêtes ?

JF – Ah ! Les animaux, alors ça, j'en voudrais des tas. Ça, alors vraiment... Alors ça, c'est vraiment une chose pour moi, les animaux, qui me réconcilie avec le reste du monde, non ? Moi, je vis comme ça d'une façon très isolée, parce que j'ai peur de la méchanceté des gens, j'ai peur de ce qu'ils pensent, j'ai peur de la vulgarité, j'ai peur d'un tas de choses comme ça.

³⁰ Interview publiée dans *Parler...*, n° 17, p. 27-28. À noter que la transcription commence comme ceci : « [ITW] – Au fond, vous aimez les déguisements ? [JF] - Oui, beaucoup. Et ce que j'aimerais que vous précisiez, c'est qu'au fond, ces déguisements ne sont pas artificiels, et ne sont pas irréels non plus. Oh ! non, ce n'est pas des choses rajoutées, ce n'est pas des choses rajoutées comme on a vu ce matin le perroquet... » et comporte un grand nombre d'éléments non conformes à l'interview.

Donc, je suis très très isolée. Je m'isole vraiment énormément. Je perds beaucoup de choses aussi, je ne dis pas. Mais, j'ai tellement peur, comme ça, d'être blessée, non, par toutes ces choses, que par moment, je suis très isolée. Alors par contre, les animaux, ça fait, au contraire, comme un palier entre moi et les gens. Et ça, vraiment, ça me réconcilie avec le monde, à travers leur bonté, leur innocence... Alors, regardez comme il est joli !³¹ [elle « habille » son chat]

ITW – Essayons-en un autre !

JF – Et puis, elle se prête bien d'ailleurs, elle ne dit rien.

CM – Elle est fier.

ITW – Elle a le xxx de l'alcane [?]

JF – Oui, c'est vraiment extraordinaire. Les chats, c'est vraiment des animaux qu'on a envie de... Ils ont une coquetterie naturelle, non, comme ça ? Mais celui-ci, ça, c'est vraiment... Ça, c'est des chapeaux que j'adore pour elle, le plus. Je trouve que c'est un chapeau extrêmement comme ça, coquet, insolent, extrêmement féminin, non ?

CM – Non, mais c'est un rôle, ça.

ITW – Elle joue Cocteau, là...

CM – Est-ce que vous n'avez pas le sentiment d'être un peu privilégié ? Ne serait-ce que parce que vous êtes belle, par exemple.

JF – Dans la mesure où je suis en bonne santé et que je ne suis pas trop laide, oui. Dans le sens où je me suis protégée de ne pas avoir, je sais pas, dix enfants ou des choses comme ça, ce qui m'obligerait, évidemment, à une... à être plus engagée. Oui ! Engagé, ça veut dire, pour moi, prendre une voie et éliminer les autres...

ITW – Au fond...

JF – ... Une chose que je n'aime pas parce que je suis trop curieuse de tout. Alors...

ITW – Au fond, vous avez pas envie de prendre une voie.

JF – Non, non ! Absolument pas. D'ailleurs, ce qui est terrible pour moi, c'est que je refuse absolument de m'engager dans quoi que ce soit. Mais... Oui !

ITW – Imaginez quelqu'un qui refuserait d'aller dans n'importe quelle voie. À fond, il deviendrait clochard.

JF – Moi, je pourrais très bien devenir clocharde. Je sais pas. C'est une chose, d'ailleurs, qui me hante assez.

CM – La mort, pour vous, c'est quelque chose que vous acceptez ou c'est ?

JF – J'accepte pas du tout. Chose épouvantable, des fois, il m'arrive de penser à l'instant précis où on va mourir, non, à l'instant précis où on va écouter son dernier souffle. Mais je me mets à pleurer des journées entières, c'est tellement épouvantable, non ? Puis des fois, ça devient une chose un peu abstraite, alors, très lointaine. Alors on oublie, la plupart du temps.

Trois sœurs |2^{ème} partiel

CM – Sur quels...

ITW2 – Est-ce que vous avez faim ?...

CM – ... quels critères choisissez-vous vos livres ?

S1 – Ah ! ça... Ça, ça dépend de chacun !

CM – Vous.

S1 – Moi, c'est... ce serait d'après la religion.

CM – Vous êtes très religieuse ?

S1 – Je suis pas très religieuse, non.

CM – Vous êtes croyante ?

S1 – Oui ! Oui ! Je suis croyante. Je trouve que c'est la... c'est la grande explication de l'humanité, c'est Dieu...

³¹ Fin de l'interview publiée.

CM – Hum !

S1 – ... avec son attitude au Ciel, déterminé par cela. On n'a pas le droit, si on croit que Dieu a fait l'humanité, de la mépriser ou de la détester ou... non !

S3 – Bon ! Et pour ceux qui, justement... Alors oui, ça, c'est facile pour ceux qui croient. Et, tu crois que pour ceux qui, par exemple, ne... qui Dieu n'a aucune signification, ne... Alors comment ? Comment ?

CM – Mais, vous me dites que vous êtes croyante, vous avez choisi une attitude vis-à-vis de l'humanité. Comment l'exprimez-vous cette attitude ?

S1 – Je ne l'exprime du tout.

CM – Ça ne vous ennue pas ?

S1 – Oui, bien sûr, ça m'ennue... C'est pour ça, c'est très difficile.

S3 – Voilà ! C'est ça... Alors... Alors pour toi l'humanité, c'est une utopie, c'est quelque chose d'abstrait, alors qu'elle en pense qu'il vous donne une certaine... je sais pas, une certaine confiance, certain...

CM – Par exemple, en été, là [?], on a fait un film chez Renault, parmi les ouvriers en grève, qui font grève pour des raisons absolument pas idéologiques, parce qu'ils ont trop de bruit dans leurs ateliers, bref qu'on traite pas comme ici à Paris, à Billancourt, des gens donc qui souffrent. Vous vous sentez concernés par leurs souffrances ?

S1 – Concernée, mais inutile... Les communistes, qui sont par excellence le monde athée, mais ils se sont bien trouvés une explication à l'humanité.

S3 – Oui, c'est ça. Mais entre les deux, entre les croyants et entre les communistes...

S1 – Ah ben ceux-là, ce sont les tiades[?].

S3 – ... il y a les masses.

S2 – Il y a des communistes croyants !

S3 – Eh bien, dans les tiades...,

S1 – ... Ce sont des gens qui devraient pas exister.

CM – Alors pour vous, le monde, c'est les croyants et les communistes, en quelque sorte ?

S1 – Oui, oui.

CM – Enfin, tous ceux qui ont une foi.

S1 – Oui.

CM – Lequel pensez-vous qui tient la meilleure part actuellement du point de vue du...

S1 – De quel point de vue ?

CM – ... Ceux qui souffrent, plus précisément. C'est donc ceux qui répondent le mieux à l'humanité et...

S1 – Je crois qu'en ce moment, ce sont tout de même les communistes.

S3 – Je pense que les communistes, oui, c'est ça, ils sont beaucoup plus...

S1 – Ils ont plus, en principe....

S3 – ... Ils sont beaucoup plus actifs. Ils sont beaucoup plus engagés que les chrétiens.

S1 – ... Oui, mais l'esprit quand même est différent. Je pense que c'est... Ils n'ont pas, par exemple, cet esprit de revendications. On ne... On n'a pas... Il n'y a aucune haine dans la religion, il n'y a aucune rage. Alors que le communisme est quand même dirigé contre quelque chose avant de devenir actif. Il faut détruire avant. Il y a...

CM – Vous savez, j'ai l'impression que... J'ai l'impression que quand vous parlez du christianisme, vous pensez à sa forme la plus élevée, qui est noble, et quand vous pensez communisme, vous pensez à sa forme la plus... basse, qui est la rage...

S1 – Oui, mais c'est ça forme la plus basse qui lui donne son succès, vous savez !

CM – ... Vous pensez pas qu'il y a eu des chrétiens rageurs et des communistes nobles ?

S3 – Chez les meilleurs, oui.

S1 – Oui.

CM – Et quand vous parlez des chrétiens, de qui parlez-vous, des meilleurs ou des autres ?

S1 – Des meilleurs, bien sûr.

CM – Alors ?

Ancien prêtre-ouvrier devenu militant syndicaliste CGT (MS)

MS – Le communisme, pour moi, représente, c'est assez difficile le définir en quelques mots, mais à la fois ma raison de vivre et mon espérance pour demain. Je n'ai pas à le cacher.

CM – Au début, est-ce qu'il arrivait que vous vous opposiez aux communistes ?

MS – Alors, il y avait certainement, au point de départ, certaines oppositions ou...

CM – Qu'est-ce que vous leurs disiez ?

MS³² – Eh bien, évidemment, la grosse objection qui, à l'époque, en 1946 ou 1947, venait sur mes lèvres et dans mon esprit, était la suivante : c'est que le communisme était athée et que j'étais croyant. C'est que le communisme était athée et qu'il s'en vantait et... le monde qu'ils voulaient construire était un monde sans Dieu, bâti pour l'homme et avec l'homme. Et quand j'ai vu, dans les conversations et dans les actions quotidiennes de ces camarades qui, sans Dieu, et uniquement avec leur force et avec leurs ambitions, avec leur volonté, avec leur travail, avec leurs efforts, voulaient changer le monde, quand j'ai vu que le communisme, c'était les communistes, alors il a été plus facile pour moi de laisser de côté les discussions et d'aborder l'action fraternelle avec eux.

CM – Vous êtes donc venu au communisme par le syndicalisme. Vous êtes d'ailleurs surtout militant syndical maintenant. Comment s'est effectuée votre rencontre avec le syndicalisme ?

MS – C'est un militant qui est venu vers moi... Il était, enfin, je me rappelle encore, c'était à la sortie de la cantine. Il savait d'ailleurs où il venait d'apprendre que j'étais prêtre et que je venais travailler en usine. La chose l'a surpris. Il ne pouvait pas concevoir, lui, militant cégétiste, qu'un prêtre puisse venir sans arrière-pensée partager les conditions d'existence, les conditions de travail de tous ses camarades. Son premier sentiment était certainement un sentiment de méfiance, mais il m'a proposé la carte syndicale. « Est-ce que tu veux adhérer à la CGT ? » J'ai réfléchi, j'avais déjà réfléchi, j'ai dit oui. Donc depuis 1946, je suis adhérent et militant de la CGT. Mais, le véritable problème n'était pas seulement de travailler comme mes autres camarades. Le problème pour les militants qui m'entouraient était de savoir si oui ou non ma participation à leurs luttes, du fait que je venais de prendre ma carte syndicale, était une participation sans arrière pensée, authentique, si j'acceptais, autrement dit, de lier ma vie à la leur, de lier ma lutte ou mes revendications personnelles à leurs luttes à eux, mais sincèrement, et sans qu'un beau jour l'Église ne vienne me dire « Ça suffit ! Rentre dans le giron de l'Église maintenant, l'expérience est terminée ! » Et c'est pourquoi, depuis 1946, j'ai tenu absolument à ce que ce ne soit pas une expérience, mais que ce soit ma vie, tout simplement. [C'est dans le fond, même, le nœud du problème. L'Église a voulu tenter une expérience, en espérant que nous resterions toujours en deçà d'une compromission ou une adhésion trop complète à cette lutte ou à ces luttes. Or, petit à petit la transformation s'est opérée et il a fallu rompre, il a fallu choisir, plus exactement : ou être ouvrier ou être prêtre. Mais il était inconcevable qu'on puisse participer totalement à la lutte ouvrière et rester d'Église.]³³

CM – #Et vous avez fait ce choix ?

MS – J'ai fait ce choix. Oui, j'ai... Lorsque l'Église nous a demandé, en 1953, d'opter entre l'Église et la lutte ouvrière, j'ai préféré, par fidélité à ma prise de carte de 1946, rester totalement ouvrier et continuer de participer journalièrement, et je pense pour toute mon existence, à la lutte de la classe ouvrière.

CM – Alors, autrefois, à l'époque, vous incluiez la transcendance ?

MM – Oui, à l'époque, oui, en 1946.

³² Début de l'interview publiée dans *L'Express*, n° 617, p.20-21.

³³ Passage publié entre (v1) et (v2) ci-dessous, le reste entre #.#, n'est pas publié.

CM – C'est quelque chose dont vous êtes totalement détaché ?

MS – Absolument. Oui, oui.

CM – C'est trop personnel de vous demander comment s'est fait le détachement ?

MS – Il s'est fait très progressivement. Il s'est fait très progressivement et # [je pense que, je ne dis pas, c'est une nécessité pour un militant, mais ça devient peut-être peu à peu une conviction (v1)], [on est... je me trouve tellement pris dans la nécessité, enfin, ma conviction est telle que la transformation de la société doit se faire pour que les hommes soient plus heureux que, je vais peut-être employer une locution un peu brutale, mais je n'ai pas le temps de m'occuper de Dieu ou de ses possibilités d'existence (v2)].

[transition : la science-fiction, les magiciens et les extraterrestres]

JF – Dans *Le matin des magiciens*³⁴, on dit que le Christ était un mutant.

CM – Hum, hum ! Vous avez lu *Le matin des magiciens* ?

JF – Parcouru, oui ! Ce qui m'intéressait.

CM – Qu'est-ce qui vous plaisait d'autres ?

JF – Enfin, de savoir s'il y avait des habitants sur les autres planètes, de savoir ce qu'ils pensent.

VOF – Le rêve, en mai 1962, se consomme tout préparé. Pour beaucoup de Parisiens, la télévision est la seule fenêtre ouverte sur le reste du monde, et cette fenêtre est d'autant plus nécessaire que la maison est plus petite.³⁵

[logement d'une famille d'émigrés très nombreuses regardant un feuilleton de science-fiction à la télé]

Jeune Algérien (JA)

ITW – Alors, vous avez fait vos études ?

JA – Oui, j'ai été jusqu'au collège technique, en première.

ITW – Oui.

JA – Première technique. Première technique.

ITW – Et puis après ça, vous avez commencé à travailler ?

JA – Oui, l'année dernière.

ITW – Alors première place, vos impressions quand vous êtes entrés dans cette usine ?

JA – Ben, écoutez, ma première usine, j'ai fait une semaine... parce que je me suis présenté, je leur ai dit « Voilà ! J'ai mon CAP et j'ai lu sur un journal que vous demandez des tourneurs P1. Alors, je suis pas P1, mais j'ai mon CAP. Alors je peux avoir l'équivalent de P1. Si vous voulez me faire un essai, je veux bien ». Alors, ils m'ont dit oui, d'accord. Ils m'ont fait un essai. L'essai, ça c'est très bien passé puisque j'ai eu une note de 16/20. Alors, ça c'est très bien passé. Puis alors, ils m'ont embauché. Ils m'ont embauché, quand même, j'avais une bonne paie. Seulement, voilà, là-bas...

ITW – Combien vous aviez de paie ?

JA – Ils m'ont embauché à 310, 310 Fr. de l'heure. Ben, c'est un début, avec la promesse de m'augmenter au bout d'un mois.

ITW – C'est la première fois que vous gagniez de l'argent ?

JA – C'est la première fois que je gagnais de l'argent. Alors, j'ai commencé à travailler le lendemain et puis, deux jours après, j'ai eu un Européen qui travaillait dans le même atelier que moi et qui était manoeuvre. Il trouvait anormal que moi, Algérien, j'étais professionnel, ce qui était pas encore vrai, puisque je débute seulement, et que lui, manoeuvre, il venait

³⁴ *Le matin des magiciens* de Louis Pauwels et Jacques Bergier est paru en 1960 en France. Il ouvrait notamment une perspective historique aussi érudite qu'inédite sur les croyances et l'occultisme nazis dans la partie intitulée "Quelques années dans l'ailleurs absolu".

³⁵ VOF publiée dans *Artsept*, n° 2 (1963), p. 91, directement après la VOF précédente.

nettoyer le tour, le soir, il vient nettoyer le tour. Il trouvait anormal et tout ça, il s'est plaint au chef, tout ça. Il dit « Pourquoi ? Un Algérien, c'est pas digne de travailler... me faire marcher sur les pieds par un Algérien. »

VOF – Un document officiel du Ministère du Travail déclare textuellement que les Algériens ne trouvent souvent « que les tâches les plus malsaines et les plus inférieures ». Au mois de mai 1962, dans l'euphorie des accords d'Évian, on a un peu tendance à oublier que le dernier des prolétaires d'un pays colonisateur a toujours un sous-prolétaire, celui du pays colonisé, et que cette réalité survit à la colonisation.³⁶

ITW – Alors c'était votre première contact avec le...

JA – Avec le racisme, oui !

ITW – Quel effet cela vous avait fait ?

JA – Ben, ça m'a donné d'abord une espèce de dégoût envers ce bonhomme parce que, vraiment, les hommes sont pas faits pour se haïr. Et lorsqu'il m'a dit ça, eh ben, ça m'a fait aucun effet parce que j'avais pas de complexes.

ITW – Oui.

JA – Je n'ai aucun complexe. Je me sentais pas inférieur à lui. C'est pas parce qu'il m'insulte comme ça que je me sentirais inférieur à lui. Je suis un homme comme lui et puis c'est tout. Alors je lui ai rien dit. J'ai dit « T'as raison ! ». Je suis parti. J'ai pas voulu faire des histoires.

ITW – Ça, pour vous, à cette époque-là, c'était la période où il y avait le plus de racisme en France ?

JA – Euh, l'année dernière, non, pas précisément. Mais enfin, certains Européens, si je puis dire ainsi, tenaient quand même au racisme, tenaient quand même au racisme.

ITW – Et alors, dans la deuxième place que vous avez trouvée ?

JA – Ah, elle est venue un peu plus tard, la deuxième place, parce que entre temps j'ai eu des ennuis avec les képis noirs. J'ai eu un petit peu d'ennui avec eux. Ils m'ont fait rentrer à l'hôpital.

ITW – Ils vous ont fait entrer à l'hôpital ?

JA – Oui, avec la DST.

ITW – Ça veut dire que vous avez été pris dans une rafle, pris dans une... ?

JA – Non, pas précisément. J'ai été, si je puis dire, donné.

ITW – Ah bon ?

JA – J'ai été donné... J'ai été donné et... C'était le matin, comme ça. On habitait [son voix coupé pour supprimer l'adresse]. C'étaient des vieilles baraques. Et un jour, je m'étais disputé avec, j'avais fait une remarque à un type, à un certain de mes compatriotes. Alors, pour me faire une vacherie, il m'a donné. Enfin, on a su qui c'est et... il est toujours vivant.

ITW – Bon, et alors, vos rapports avec les képis noirs, comme vous dites ?

JA – Oui ! Ça c'est passé comme ça. C'était un vendredi matin. Ils étaient venus à 4h30 du matin et je m'étais levé un peu plus tôt et j'étais faire ma toilette. J'avais laissé la porte de ma chambre ouverte, parce que c'étaient des petites chambres, là-bas, des petites chambres. Et alors... ils sont rentrés et j'étais étendu sur le lit en train de lire un bouquin.

ITW – Oui.

JA – C'était d'abord un tout jeune. Il sentait l'alcool. Et il venait d'avoir certainement bu, il sentait beaucoup d'alcool. Alors, ma réaction c'était de voir comment ça se fait et... un bonhomme rentre, comme ça dans la chambre, sans frapper, sans rien du tout, et pis il sent l'alcool en plus de ça. Alors je lui ai dis « Vas cuver ton vin autre part ! », comme ça, là. Alors, à la réflexion, il saute sur moi, puis il me fait « Debout ! » Alors, je voulais pas me

³⁶ VOF publiée dans *Artsept*, n° 2 (1963), p. 91, directement après la VOF précédente.

lever. Alors, il insistait, il insistait. Alors moi, je me suis mis en colère. Je me suis mis à l'insulter. Il m'a bien laissé l'insulté. Puis, à la fin, il a mis sa main dans sa poche. Il m'a sorti une petite plaque avec une main rouge, DST. Alors, quand j'ai vu ça, évidemment, j'étais coupé. Je m'étais assis, comme ça, bouche bée. Je regardais. Alors, ils sont rentrés à cinq, devant mon père et ma mère. Ils ont appelé mon père, ma mère, qui habitaient juste dans la chambre en face, et ils ont fait levés du lit et ils sont venus, ils ont rentré tous les deux dans la même chambre, il y en a deux qui m'ont pris et puis ils m'ont rentré dedans. Alors, sur le coup, j'ai eu... j'allais presque devenir fou. On m'a rentré à l'hôpital. J'ai eu une dépression nerveuse. On m'a rentré à l'hôpital Pichet [?]. J'en ai pris pour huit jours.

ITW – À ce moment là, est-ce que vous avez eu la même réaction que lorsque le manoeuvre vous avait injurié ?

JA – Non ! Alors là, c'est pas pareil. Alors là, j'allais presque devenir raciste...

ITW – Oui.

JA – ... J'allais presque devenir raciste parce que, vraiment, le gars, il a pas été, il a pas eu de taxi [?], vraiment il m'a été donné...C'est vraiment... Ils auraient eu des soupçons sur moi, ben, ils seraient pas entrés comme ça. Ils m'auraient poliment et gentiment invité à les suivre et à... Mais alors, tant qu'à me battre, à me donner une correction devant mes parents, ça je l'admets pas. C'est pas parce que... Ils auraient pu faire ça... Et puis surtout, me tomber à trois sur moi, bon. Ça aurait été un, peut-être que j'aurais pris une volée, mais je m'aurais défendu quand même.

ITW – Maintenant, comment vous voyez l'avenir ?

JA – Ben, à mon avis, c'est un point personnel que je vous donne, à mon avis, l'avenir de l'Algérie, c'est une Algérie libre, premièrement. C'est essentiel. Libre des ses opinions. Pis alors, surtout, surtout, une coopération avec la France. Parce que tout le monde le reconnais, tous les Algériens, tout, tout, tout, tous ceux que je connais, et j'en connais beaucoup, tous sont de mon avis, parce qu'ils savent très bien que la France, c'est comme une mère, seulement, qui est pas... On a une mère, c'est la France, mais on n'a pas de père qui nous gouverne. Le père, je représente le père, le gouvernement. Enfin, tout le monde souhaite une Algérie indépendante, mais question, politique, intellectuelle, économique et tout ça, avec une relation avec la France.

ITW – Vous préférez faire votre vie en France ou en Algérie ?

JA – Moi, personnellement, je ne retournerai jamais en Algérie.

ITW – On peut savoir pourquoi ?

JA – Pourquoi ? Parce que si je vais là-bas, où que je vais. J'ai rien là-bas. Tous mes parents, ils ont été tués.

ITW – Pour vous, dans la vie qu'est-ce qui compte, en dehors de la politique, en dehors de l'Algérie, en dehors des évènements ?

JA – Pour moi, dans la vie, ce qui compte, c'est d'abord élever la famille, puisque mon père il est vieux, il a 56 ans, j'ai six sœurs et ma mère, et je suis le seul qui travaille à la maison. Alors ce qui compte pour moi, c'est arriver à un meilleur sort. Et pas rester toujours comme ouvrier, essayer de m'arracher un petit peu à l'ordinaire.

ITW – Si c'était possible, vous aimeriez faire une carrière politique ?

JA – Non ! Non ! Jamais.

ITW – Quand tout sera tassé, quand tout sera arrangé, qu'il y aura une solution, est-ce que vous continuerez à faire de la politique ?

JA – Non !... Non, la politique, ça va un certain temps, mais c'est...

ITW – Alors qu'est-ce que vous ferez à ce moment là, en dehors du temps de travail ? Il y aura le travail et puis il y aura les loisirs.

JA – En principe, moi, je me destine à... à l'éducation, à l'enseignement. Je désirerais à ce que la nouvelle génération, celle qui va nous suivre, ait un peu plus de savoir aussi bien intellectuel que de savoir vivre.

ITW – Vous voudriez vous orienter vers l'enseignement, la formation...

JA – Oui.

ITW – ... Vous envisagez le mariage ?

JA – Non ! Pas encore.

ITW – Pas encore. Vous y pensez ?

JA – Non, même pas.

ITW – Qu'est-ce que vous pensez de l'amour ?

JA – Oh, l'amour, on n'a pas le temps de l'aider à le faire, mais enfin, ici, à Paris, on est habitué à des petits flirts, 15-16 jours, c'est tout.

ITW – Vous n'y attachez pas...

JA – J'y attache pas vraiment d'importance pour le moment...

ITW – C'est agréable quand même ?

JA – C'est agréable d'emmener une fille au bal et flirter, tout ça, oui, mais enfin, ça a qu'un temps seulement...

ITW – Vous croyez ?

JA – À l'amour ?

ITW – Non. Ben, oui, vous m'avez dit que oui. Mais vous êtes religieux, vous êtes croyant, vous êtes... ?

JA – Non !

ITW – Après, y a rien ?

JA – Ben non.

ITW – Athée complet ?

JA – Ah non, j'y crois pas du tout. Moi, je crois pas avoir une deuxième vie. Y en a déjà assez de celle-là. Ça suffit.

ITW – Ah non, mais ça c'est une autre question, ça. On peut très bien avoir assez de celle-ci et pas en souhaiter en avoir une autre, et puis malgré tout, ben dire, y en a peut-être une autre. Non, y a rien ?

JA – Non, ben alors pas du tout, alors. Quand je serai à la terre, je serai à la terre, et puis c'est tout.

[transition : cérémonie militaire, Arc de Triomphe, en présence de De Gaulle]

VOF – Tel fut ce mois de mai. Le soleil y avait brillé 185 h, soit 40 h de moins que la normale, la température moyenne y avait été de 12°5, l'arrivage des légumes de 50'000 tonnes, celui des fruits de 36'000 tonnes. On avait consommé 12'500 tonnes de pommes de terre, 21'000 de viande, 8'000 de poisson, 4'000 de beurre, 5'000 de fromage et 918'000 hectolitres de vin. Le nombre de litres de lait bus par les Parisiens était de 37 millions et celui des passages dans le métro de 999'000'003. On avait brûlé 55'000 m³ d'essence. La Caisse d'Épargne avait fait épargner pour 8'476'813'000 anciens francs. Il était tombé 43 mm de pluie et 600 tonnes de poussière. Citroën avait sorti 26'044 voitures, Simca 25'886, Renault 42'389 et Panhard 2'788. On avait applaudi 3'762 naissances, déploré 2'036 décès et assisté à 1'055 mariages. On avait allumé pour 263'000 kw/h d'électricité. On avait fumé 900 tonnes de tabac, 300 tonnes de Gauloises ordinaires et 265 tonnes de Gitanes. On dénombrait 2 morts par grippe, 215 par lésions cérébrales, 15 par alcoolisme, 14 suicides (10 hommes et 4 femmes), 132 morts par accident, 54 de tuberculose, 590 du cancer, 102 du foie, 425 du coeur...

Mais pour les 5'066 détenus des prisons de Paris, tous les jours du mois de mai furent absolument semblables.³⁷

Ancienne détenue (AD)

AD – On est réveillé à 6h par le bruit des verrous que la bonne soeur ouvrent, parce que c'est des, c'est les portes, c'est des portes comme au moment où on a construit la rocade. Et la clé qui ouvre la porte, c'est une clé qui est longue comme ça, quoi ! Alors, le seul bruit de la clé dans la serrure, ça réveille tout un régiment. Alors, on est réveillé, je sais pas, vers les 6h, et puis on va dans des lavabos communs qui sont, comment ça s'appelle, c'est un hexagone ou quoi ? Un pentagone ?

CM – C'est un espèce d'hexagone, j'ai l'impression.

AD – C'est ça. Oui, enfin, à la pointe de chaque pentagone, c'est les toilettes. Alors tu as une rangée de robinets et puis chacune fait sa toilette comme elle peut, quoi. Et puis...

CM – Eau froide, naturellement ?

AD – Oh ben bien sûr. Oh ben y a pas de chauffage, là-bas. Alors, il y a l'appel, puis le petit déjeuner. Une fille qui passe avec une marmite pleine d'eau noire, horrible. Et puis, qu'est-ce qu'il y a ? Je crois que c'est tout. Y a qu'un jus, quoi. Et puis tout le monde cantine, quoi, presque tout le monde.

CM – Il y a la messe tous les jours ?

AD – Non ! Le dimanche.

CM – Le dimanche.

AD – Oui ! Alors, en général, tout le monde va à la messe parce que c'est un moyen de communiquer avec les autres, quoi.

CM – Les bonnes soeurs se réjouissent.

AD – Oui.

CM – Elles sont comment ? Elles sont gentilles, embêtantes, ouvrières [?]... ?

AD – Elles sont comme tous les genres... Il y en a des biens, il y en a des très moches. Mais il y en avait des très très bien, des jeunes qui... Il y en avait une, particulièrement, une jeune qui s'était occupée de la section où j'étais en premier. De tout le temps, elle s'était dit « Moi, j'irai dans une prison et je m'occuperai des prisonnières ! »

CM – Hum, hum !

AD – Par contre, il y avait des vieilles campagnardes de bonnes soeurs qui étaient horribles, qui criaient plus que les détenues, qui étaient mesquines, qui étaient bêtes, qui étaient tout ce qu'on veut quoi.

CM – Puis alors, qu'est-ce qui est le plus insupportable ?

AD – Ce sont les autres filles.

VOF³⁸ – Lorsque les prisonniers pensent à la Ville, c'est à ces deux merveilles : des portes qui s'ouvrent du dedans, des pas qui vont en ligne droite. Pendant un mois, nous avons parcouru Paris en ligne droite. De même que notre itinéraire pouvait être fait de tous les kilomètres, noués bout à bout, que les prisonniers accomplissent en rond entre les murs des cours et ceux des cellules, notre regard s'efforçait d'être celui d'un de ces prisonniers + au premier jour de liberté, lorsqu'il essaie de comprendre comment vivent ces phénomènes, les hommes libres. [c] [iii]

³⁷ Cette dernière phrase est publiée dans *Artsept*, n° 2 (1963), p. 91, directement après la VOF précédent celle des chiffres ci-dessus, non publiée.

³⁸ Ces paragraphes sont publiés dans *Artsept*, n° 2 (1963), p. 91-92 (légèrement remaniés) et dans *Parler...*, n° 17 (1964). Ils sont cependant proposés dans l'ordre suivant les [a] à [f] et [i] à [iii] respectivement, inscrits ci-dessus, sans que l'on n'en sache la raison. Les passages entre ++ ne sont pas publiés dans *Parler...*

+Nous avons rencontré des hommes libres. Nous leur avons donné la plus grande place dans ce film. Ceux qui sont capables d'interroger, de refuser, d'entreprendre, de réfléchir ou simplement d'aimer. Ils n'étaient pas sans contradiction, ni même sans erreur, mais ils avançaient avec leurs erreurs. Et la vérité n'est peut-être pas le but, elle est peut-être la route.+ [d]

Mais nous en avons croisés d'autres, en grand nombre, sur lesquels le regard du prisonnier s'arrêterait un peu incrédule, car, chez ceux-là, la prison est à l'intérieur [e].

Ces visages que nous croisons tous les jours, faut-il l'espace d'un écran pour qu'apparaisse ce qui sauterait aux trois yeux du Martiens fraîchement débarqué ? On a envie de les appeler, de leur dire « Qu'est-ce qui ne va pas, Visages ? Qu'est-ce qui vous fait peur que nous ne voyons pas et que vous voyez, comme les chiens ?... Est-ce l'idée que vos plus nobles attitudes sont mortelles ? » [a] [i]

Les hommes se sont toujours sus mortels, et ils en ont même tiré des façons inédites de rire et de chanter. Est-ce parce que la beauté est mortelle et qu'aimer un être, c'est aimer le passage d'un être ? Les hommes ont inventé la naphthaline de la beauté. Cela s'appelle l'Art. C'est quelque fois un peu erratique dans ses formes, mais c'est quelque fois très beau. [b] [ii]

« Alors, qu'est-ce que c'est ? Vous êtes à Paris, capitale d'un pays prospère, au milieu d'un monde qui guéri lentement de ses maladies héréditaires qu'il prenait pour des bijoux de famille : la misère, la faim, la fatalité, la logique. Vous ouvrez peut-être le deuxième plus grand aiguillage de l'histoire humaine depuis la découverte du feu. Alors ? Avez-vous peur de Fantômas ? Est-ce, comme on le dit beaucoup, que vous pensez trop à vous ? Ou n'est-ce pas plutôt qu'à votre insu, vous pensez trop aux autres ? Peut-être sentez-vous confusément que votre sort est lié à celui des autres, que le bonheur et le malheur sont deux sociétés secrètes, si secrètes que vous y êtes affiliés sans le savoir, et que, sans l'entendre, vous abritez quelque part cette voix qui dit :

Tant que la misère existe, vous n'êtes pas riches !

Tant que la détresse existe, vous n'êtes pas heureux !

Tant que les prisons existent, vous n'êtes pas libres !" [f] [iiii]

II.2012

[FIN]